Année ... N° ...

Prix : 1 franc — Étranger : 1 fr. 50.

LA VIE AU GRAND AIR

HENRY FARMAN

volant pour le prix de l'École Centrale,

ET SA PASSAGÈRE

10 kilom. au-dessus de la campagne avec passager

Éditions PIERRE LAFITTE & Cie, 90, avenue des Champs-Élysées. PARIS

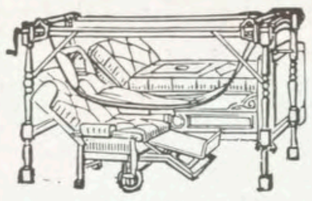
CE NUMÉRO CONTIENT 32 PAGES ET 100 ILLUSTRATIONS

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD
18, Place Vendôme . PARIS



LIT MÉCANIQUE DUPONT
10, Rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
TÉLÉPHONE 818-67
Envoi Franco du Catalogue
Aucune Succursale
Transport de Malades en Ambulances Automobiles.

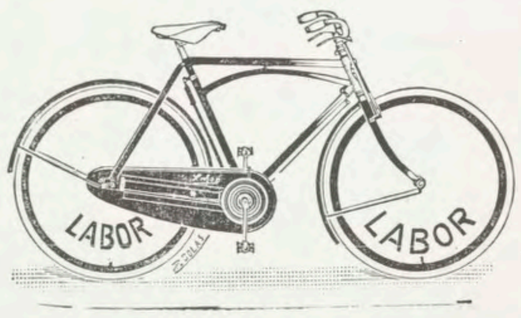
J'ACHETE et VEND AU COMPTANT
BICYCLETTES d'Occasion de toutes marques
OBLIN, Dépositaire des Cycles S. S. A.
49, rue d'Amsterdam, et 41 rue Richelieu

PASTILLES DUBOIS Nutritives et Reconstituantes (VIANDE et KOLA)
cont. la *Fatigue*, la *Faim*, la *Soif*, les *Faiblesses* et *Maux d'Estomac*
Boîte franco 1.25. TOURISTES-CYCLISTES. 25, Gal. Vivienne. Paris

SAVON BELFLOR
L.T. PIVER
PARIS

BENGALINE
Peinture Email Perfectionnée
LA BENGALINE S'EMPLOIE
SUR TOUT & PARTOUT

PRENEZ GARDE, M
vous commencez à grossir, et gros vieillir. Prenez donc tous les jou dragées de THYROIDINE BOUTY, *et vo restera ou redeviendra svelte. — L 50 dragées est expédié franco par le* LABOR 1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-p TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT en ayant soin de bien spécifier : *Thyroïdi*



LABOR
Catalogue 48 pages franco.
23, Avenue du Roule
NEUILLY-SUR-SEINE

La voiture de ville laplus agréable est le
Petit Landaulet
Vinot Deguingan
12 HP. 4 cyl.
29 Quai National Puteau

"A LA TOUR EIFFEL"
22f MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans.
VOUILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.
85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).
ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (*Discret*).
MAZE ℣, 142, Boul. Magenta, Paris.

PLUS DE CHEVAUX BOITEUX
Guérison radicale et sûre par
L'ASPLINTO
(de John ASKHAM, de Londres)
des
Suros, Courbes, Eparvins, Molettes, Vessigons, Efforts, etc.
Sans interruption du travail.

Indispensable aux chevaux de Selle, de Course, etc.
Brochure explicative franco sur demande
PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 25.
VENTE EN GROS & RENSEIGNEMENTS
Dr J. RENARD, 142, Avenue de Clichy, PARIS
DÉTAIL : Toutes Pharmacies.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench., Ch. des Not. Paris, 19 avril 1910.
2 TERRAINS r. Théodore-de-Banville. Sces 512 m. et 497 m. M. à p. 250 f. le m. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais Delorme, r. Auber, 11. *dép. ench.*

VILLE de PARIS (Terrains du Champ de Mars).
A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 19 avril 1910.
TERRAIN angle av. de la Bourdonnais et r. Belgrade. 513 m. 75. M. à p. 315 f. le m. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais Delorme r. Auber, 11. *dép. ench.*

Chemins de fer de l'Ouest

Nous avons déjà signalé à l'attention des voyageurs et touristes les Guides, Livrets et Albums publiés sur la Normandie et la Bretagne.

Ces publications ne s'adressant qu'aux grandes personnes, la Compagnie de l'Ouest a pensé être agréable aux enfants en faisant établir, exclusivement à leur intention et comme souvenir de voyage, un Livret-aquarelle de costumes et paysages bretons.

Ce Livret-aquarelle comprend 8 gravures en couleurs, chacune reproduite, en esquisse au trait noir, sur la page mobile qui lui fait vis-à-vis et que les enfants peuvent expédier comme carte postale, après l'avoir coloriée suivant le modèle; plusieurs chansons (paroles et musique) choisies parmi les œuvres du barde breton Botrel, et enfin quelques renseignements géographiques.

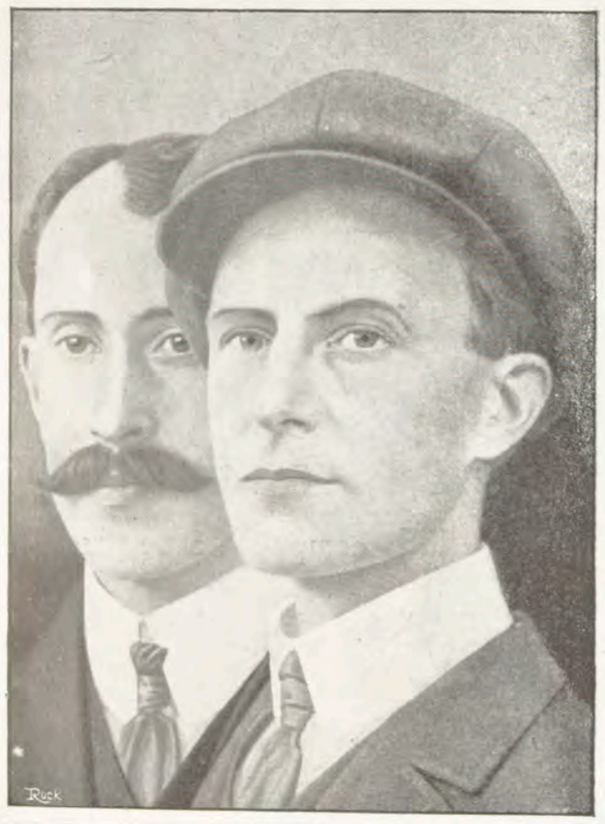
A TOUTE PERSONN
désirant s'occuper de placement au comptant de nos

Machines de pneus nous offrons
Conditions exceptionnelles. Catalogue fra
CYCLES LÉGISLATOR, 41, rue Richelieu, Paris. Té

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE ET Cie, 90, Avenue des Champs-Elysées, PARIS

VIENT DE PARAITRE

LE LIVRE D'OR DE LA CONQUÊTE DE L'AIR



UN OUVRAGE UNIQUE SUR L'AÉROSTATION ET L'AVIATION

Edition de grand luxe, imprimée sur papier d'alfa spécial. Tirage français limité à 500 exemplaires numérotés au Bureau français des estampes et éditions de luxe.

Nombreuses illustrations en couleurs et en noir. Articles inédits de toutes les notabilités de l'Aérostation et de l'Aviation.

Le Volume dans un étui : 100 fr.

Demander à la Librairie PIERRE LAFITTE & Cie les conditions de paiement.

PROSPECTUS SPÉCIAL ET SPECIMEN GRATIS SUR DEMANDE

Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. April 2nd 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — *Étranger*, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

2 Avril 1910 — N° 602
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage.. .. .. 750 fr.

Guillemin — Tyrrell — Laterrade

LE MATCH DE RUGBY FRANCE-IRLANDE

Nos équipiers, qui ne cessent, depuis quelque temps, de progresser inlassablement, ont surtout amélioré leurs méthodes de plaquage : plus de prises de tête, ni de ceintures avants ; ils plaquent bas et secs et nombreux sont ceux qui, à l'instar de Tyrrell, que nous représentons sur notre cliché au moment où il va être plaqué, mesurent le sol, au moment où ils croient le champ libre et l'essai tout fait.

(Voir pages 227, 228 et 229)

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL DE PAQUES

Avec le dimanche et le lundi de Pâques, qui bénéficièrent précisément d'une température ardente et d'un soleil à souhait, la saison sportive d'été vient de s'ouvrir. Les événements se précipitent, et il nous était impossible, à moins d'en réduire singulièrement l'importance, de faire tenir dans les seize pages d'un numéro ordinaire tous ceux qui viennent de se dérouler, comme on s'en rendra immédiatement compte par la seule lecture du sommaire que nous donnons ci-dessous.

Aussi avons-nous cru bien faire, en offrant à nos lecteurs, à l'occasion de Pâques un numéro double, auquel nous avons apporté tous nos soins et pour lequel nous avons tenu à chercher une présentation spéciale tout en ne sacrifiant rien de l'actualité brûlante qui nous presse chaque jour.

L'accueil qu'ils ont bien voulu faire l'an dernier, à nos numéros de l'aviation, de la semaine de Reims, etc. nous permet d'espérer qu'ils recevront celui-ci avec la même faveur. Nous avons d'ailleurs l'intention de donner ainsi, au cours de l'année quelques numéros doubles, lorsque l'importance des événements sportifs l'exigera, convaincus que nos lecteurs nous sauront gré de ne rien passer sous silence et de leur présenter des comptes rendus complets des performances qui les intéressent.

SOMMAIRE

Couverture : Farman gagne le Prix de l'Ecole Centrale.
Le match France-Irlande.
Parlons un peu d'aviation.
Paulhan vole devant Wright.
Je vole avec Henri Farman.
Ce qu'on voit d'un aéroplane.
La réouverture du Parc des Princes.
Farman et sa passagère à l'aérodrome de la Beauce.
Mes championnats du monde.
Le match Oxford-Cambridge.
Le Civil Service contre le C. A. P. de Paris.
Le match de hockey France-Angleterre.
Le meeting de Cannes.
Le Cross des Cinq Nations.
Le match France-Irlande
Comment nous ne succombâmes que par 8 à 3.
Le carnet du sportsman.
Mon deuxième Paris-Roubaix.
La course Paris-Roubaix.
Avant la réouverture de Longchamp.
Le Prix du Président de la République.
Les courses du Tremblay.
Les memoires de Fitzsimmons *(suite et fin)*
Le Grand National de Liverpool.

PARLONS UN PEU D'AVIATION

Un meeting par département ✍ Des millions pour les aviateurs ✍ Le meeting de Champagne restera le premier ✍ Wright a tué la Coupe Bennett ✍ Son entrevue avec Paulhan ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍

Nous sommes à peine aux premiers mois de l'année et déjà la saison d'aviation est ouverte. Après un premier essai dont le succès fut douteux, dans les sables d'Egypte, elle a débuté dimanche dernier à Cannes et maintenant, jusqu'au mois d'octobre, les semaines vont succéder aux semaines, les meetings aux meetings, chevauchant les uns sur les autres même, en sorte qu'il n'y aura plus un seul jour où dans quelque coin de la France ou de l'Europe, quelque aviateur ne soit en train de tourner en rond devant les tribunes, pour la plus grande joie d'un public de néophytes.

Il n'y a pas moins de 80 meetings annoncés à l'heure actuelle : un par département ! Il n'est si mince ville qui, possédant à ses portes un champ de manœuvres, n'ait l'idée d'y convier quelques hommes-oiseaux à s'y livrer à leurs évolutions.

Plus de 4 millions pour les aviateurs. Voici, en effet, la liste des grands meetings annoncés à l'heure actuelle :

27 mai-3 avril. . .	Cannes.	80.000 fr.
— — . . .	Biarritz	50.000 fr.
10-25 avril. . . .	Nice	250.000 fr.
30 avril-5 mai . .	Tours	45.000 fr.
10-15 mai.	Bordeaux.	40.000 fr.
7-15 —	Lyon.	200.000 fr.
10-16 —	Berlin	100.000 fr.
15-23 —	Marseille.	50.000 fr.
20-30 —	Vérone.	210.000 fr.
27-31 —	Limoges.	50.000 fr.
5-15 juin.	Budapest	600.000 fr.
5-12 —	Vichy	30.000 fr.
5-12 —	Juvisy.	50.000 fr.
18-24 —	Saint-Pétersbourg .	
17-26 —	Rouen.	300.000 fr.
8-14 juillet. . . .	Reims	500.000 fr.
24 juillet-4 août .	Bruxelles	200.000 fr.
23 juillet-2 août .	Caen.	50.000 fr.
6-13 août.	Angleterre	200.000 fr.
6-21 —	Circuit de l'Est . .	200.000 fr.
25 août-4 sept . .	Le Havre-Trouville.	280.000 fr.
9-18 septembre .	Bordeaux	200.000 fr.
24 sept.-3 octobre.	Melun.	
25 sept.-3 octobre.	Biarritz	
2-9 octobre. . . .	Juvisy.	
18 octobre-2 nov .	Amérique.	
4-18 décembre . .	Marseille	

Il n'est pas tenu compte, dans ce calendrier, des petites entreprises, des exhibitions comme celles de l'aérodrome de la Craux, de Florence, de Niort, qui se déroulent actuellement. Il y a donc là une somme formidable de plus de 4 millions offerts en prix aux aviateurs. Ceux qui se souviennent des débuts de l'automobile, où le gagnant remportait une médaille qu'il ne touchait pas toujours et où la triple victoire de Théry lui valut 100.000 francs et le ruban violet, reconnaîtront que les hommes-oiseaux sont singulièrement favorisés tant au point de vue des honneurs qu'à celui de l'argent.

Le meeting de Champagne, en France, celui de Budapest, à l'étranger, s'annoncent comme devant réunir le dessus du panier des aviateurs. Mais qu'adviendra-t-il de la Coupe Bennett, qui doit se disputer en Amérique ?

Les Wright revendiquent pour eux l'exclusivité du droit au vol.

Et ce qui est pis, c'est qu'ils ont trouvé des juges pour leur donner raison. On conçoit que dans ces conditions, les aviateurs français ne tiennent pas à aller courir aux Etats-Unis, pour y faire saisir leurs appareils, à moins de payer une licence aux malins hommes d'affaires que sont les frères Wright.

L'entrevue de Wright et de Paulhan. Paulhan, qui était parti pour l'Amérique, où il devait faire une série d'exhibitions dans des conditions très avantageuses a dû céder devant les menaces judiciaires et rentrer en France, laissant là-bas ses appareils saisis par son manager, en compensation des recettes que l'interdiction des Wright lui fait perdre !

On sait que les deux rivaux se trouvèrent en présence à l'un des derniers vols que fit Paulhan sur la terre américaine, le 16 mars, à la piste de Jamaïca (Long-Island).

Voici comment un de nos confrères de New-York conte cette entrevue :

« Par un vent des plus violents et qui rendait sa tentative hasardeuse, l'intrépide aviateur français a fait deux vols à la piste de Jamaïca. Il faut dire que Wilbur Wright, qui prétend que le Français lui a pris ses idées pour les points essentiels de son appareil, était sur la pelouse, suivant d'un regard anxieux les évolutions de son rival. Apprenant que celui-ci devait voler, il s'était précipité en automobile, afin d'arriver à temps au champ de courses. Une jumelle à la main, il suivait les mouvements de Paulhan pour se rendre compte si celui-ci se servait du gouvernail et si les ailerons étaient solidaires de celui-ci.

« Pendant que Paulhan volait, Mme Paulhan, une grosse petite femme, portant sous un lourd manteau de castor un sweater gris collant et une robe bleu foncé, coiffée d'un chapeau de fourrure, se promenait avec son interprète, Mme Duvrier, et son caniche. Quand elle aperçut Wright, ses yeux brillèrent et elle se mit à parler avec animation à sa compagne. A un moment, Paulhan atterrit et sembla régler quelque chose à son appareil. Wright eut l'idée qu'il donnait plus de jeu à son gouvernail, mais il ne put s'en rendre compte. Il eut alors une conversation avec son conseil Pliny W. Williamson. On entendit dire que Paulhan lui avait froidement volé son idée et que, sans cela, il était impossible de voler. Mme Paulhan était à ce moment tout à côté de lui et le regardait avec colère. Elle lui fit même une grimace dont Wright ne s'aperçut pas, trop occupé qu'il était à regarder en l'air.

« Quand le biplan fut revenu à terre, Paulhan, sa femme et son interprète le poussèrent au hangar, suivis toujours par le caniche, qui trottinait le nez en l'air. Wilbur, qui était anxieux d'examiner l'appareil, convaincu que le gouvernail et les ailerons avaient été actionnés pendant le vol, fit demander à Paulhan l'autorisation de les examiner.

« Wright entra alors dans le hangar. La foule qui se pressait aux portes s'attendait à une rencontre sanglante, mais Wilbur s'approcha avec un sourire et Paulhan tendit sa grosse main que Wright saisit. Les deux rivaux se trouvaient pour la première fois face à face, et ils ne semblaient pas prêts à en venir aux mains ! Wright murmura quelque chose et Paulhan se tourna vers son interprète :

« — M. Wright vous félicite de votre vol, traduisit celui-ci.

« — Oh ! dites-lui que je le remercie beaucoup, répondit Paulhan, dont le regard exprima une vive satisfaction.

« Cependant Mme Paulhan regardait Wright comme une furie, serrant ses petits poings et ses yeux lançaient des éclairs. Wright et son conseil examinèrent pendant ce temps l'aéroplane. Ils ne trouvèrent pas de cordes tenant le gouvernail immobile. Ils demandèrent à Paulhan s'il s'en était servi. Paulhan le nia. Il déclara qu'il s'était gouverné avec une paire d'ailerons entièrement distincts de ceux qui étaient reliés au gouvernail, et que cette façon d'opérer n'avait rien à faire avec l'invention de Wright. Celui-ci, au contraire, explique à son conseil, qu'ils constituaient une contrefaçon à ses brevets.

« Ils examinèrent un autre biplan, plus petit que celui dont le Français s'était servi ce jour-là et celui-ci s'efforça encore de convaincre ses adversaires que le gouvernail restait immobile quand l'appareil était en l'air et qu'il pouvait le diriger rien qu'avec les ailerons. Mais Wilbur persistait à douter.

« Quand Wright eut terminé son inspection, nous lui demandâmes s'il continuait à croire que ses brevets avaient été contrefaits.

« — Certainement, dit-il, cet homme nous a volé nos idées, à mon frère et à moi, et je poursuivrai l'affaire jusqu'au bout.

« — Que pensez-vous de ses vols ?

« — Oh ! ils étaient assez bien ! répondit l'homme de Dayton ».

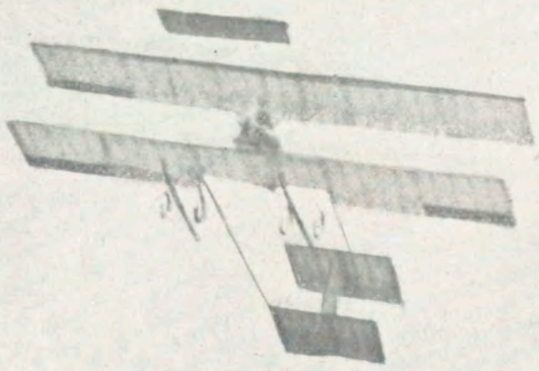
Wilbur Wright est difficile. Certes il est un maître. Mais il faut reconnaître que les performances de notre compatriote sont au moins aussi remarquables.

Paulhan est d'ailleurs rentré en France cette semaine, plus riche de désillusions que de dollars et plein de mépris pour les deux hommes-oiseaux américains.

— Ce ne sont pas des aigles, dit il, mais des vautours !

MARCEL VIOLLETTE.

PAULHAN VOLE DEVANT WRIGHT



LE DERNIER VOL DE PAULHAN

Après un court séjour de l'autre côté de l'Atlantique, Paulhan nous revient rapportant plus de désillusions que de dollars. Poursuivi par Wright comme contrefacteur et victime des tribunaux américains qui donnèrent raison à son adversaire, il se vit dans l'obligation d'abandonner sa tournée d'exhibitions, pour laquelle il devait toucher 200.000 dollars. En outre, son manager émet la prétention de saisir ses appareils pour se couvrir de ses avances. Les juges américains semblent vouloir reconnaître aux Wright le monopole du vol, comme ils ont reconnu celui de l'automobile aux titulaires des brevets Selden.

JE VOLE AVEC FARMAN

Le photographe de la *Vie au Grand Air*, Robert Caudrilliers, a volé avec Henri Farman ; il a pu ainsi prendre de curieux clichés à 50 mètres d'altitude

Quelqu'un de bien étonné, ce fut Monsieur Blum, ingénieur directeur des Etablissements Farman à Mourmelon, lorsque le mercredi 23 mars, vers les 10 heures du matin, il reçut une dépêche d'Etampes lui annonçant l'arrivée en bon état du biplan d'Henri Farman: « Le temps de boire un café, et vous serez revenu », s'était-il écrié la veille, quand Farman s'était mis en route à 7 heures du soir, remorquant son appareil fixé sur un chariot, derrière sa voiture : et le voyage avait duré 14 heures, ce qui constitue un record du genre. De Mourmelon au hangar de l'aérodrome de la Beauce, et bien que l'aéroplane fût simplement démonté sans emballage spécial, il n'y eut pas le moindre tendeur de cassé. Faire 250 kilomètres, traverser Châlons-sur-Marne, Meaux, Melun, et goûter aux délices des pavés d'Etampes est un véritable tour de force, dont il faut féliciter M. de Ram tout particulièrement : il a, en effet, effectué tout le voyage assis à l'arrière de l'auto sur une simple caisse, veillant à ce qu'aucun obstacle ne vienne heurter les plans de l'appareil. Constance magnifique!

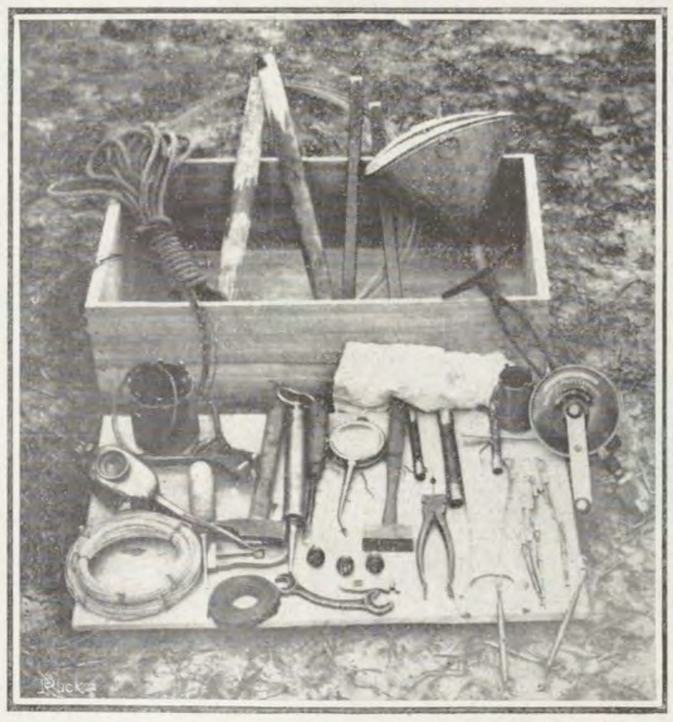
Dans une seconde voiture, le *Glinglin*, comme on l'a surnommée, le dévoué Martinet et M. Aulois s'occupaient de transporter moteur et hélice.

Après un léger repas et quelques heures de repos bien gagné à l'hôtel du Grand Courrier, Farman et ses compagnons se mirent en devoir de monter l'appareil, et le lendemain à midi le moteur tournait, et M. Blum, prévenu, n'en revenait toujours pas. C'est ce jour-là que je suis allé retrouver Henri Farman, qui avait bien voulu me faire part de ses intentions lors de mon dernier voyage au camp de Châlons. Farman est venu pour inaugurer l'aérodrome de la Beauce, situé à environ 4 kilomètres d'Etampes ; la piste, d'une superficie de 42 hectares, est absolument privée: les élèves pourront y évoluer en toute liberté, sans craindre les vexations auxquelles les aviateurs sont en but à Châlons, depuis le départ du général Journée. Les grandes courses à travers la campagne, les mille aspects de la nature seront toujours un attrait nouveau pour le maître comme pour les élèves. Les voyages de ville à ville n'ont point de meilleur terrain de départ que cet aérodrome, situé à 55 kilomètres de Paris, à peine une heure d'auto ou de chemin de fer. Farman y faisait ses premiers vols vendredi dans la soirée, vols avec passagers et à belle hauteur au-dessus de la campagne. Samedi, le vent étant assez faible, Henri Farman prenait son vol, d'abord avec Mme Dacty, une courageuse sportswoman qui n'en était pas à son premier voyage, puis, successivement avec MM. Mahieu, Martinet, Dubois, sans oublier votre serviteur.

— Vos impressions, me demanderez-vous? Tout d'abord, je dois dire combien on se trouve en sécurité dans cet appareil piloté par un tel maître, sans aucun choc, à peine a-t-on roulé de soixante à soixante-dix mètres que l'appareil a décollé ; l'on sent alors un grand bien-être, pas de balancement : ni tangage, ni roulis, aucune suffocation, ces appareils tiennent merveilleusement le vent, l'esprit se repose ne pensant qu'à la joie de planer au-dessus des choses. Lorsqu'on est près de terre on voit se lever le gibier et les lièvres détaler, puis voici des perdrix qui fuient à tire-d'ailes devant cet oiseau surnaturel. La vue n'est aucunement gênée, les mouvements sont libres et j'ai pu manœuvrer mon appareil photographique, un 13×18 s'il vous plaît, sans me sentir aucunement embarrassé. Quand on vole assez haut vers le soir en cette saison il fait un peu frais; mais qu'un peu de soleil vienne dorer de ses rayons les ailes blanches de l'aéroplane, il fait bon de rester là-haut sans craindre d'attraper froid. Un effet d'optique grandit à vos yeux les accidents de terrain, un petit caniveau paraît tout de suite un fossé. Une chose amusante, c'est de passer au-dessus de ses amis. J'ai ainsi photographié deux de mes confrères au moment où eux-mêmes prenaient l'appareil en vol. Quant à l'atterrissage c'est à peine si on se sent reprendre terre : le châssis des appareils Farman est si élastique qu'aucun choc n'est ressenti; mais assez parlé de moi et revenons au grand maître.

Henry Farman et notre collaborateur.

Par deux fois, notre collaborateur fut emmené par Farman au-dessus des plaines d'Étampes.



La caisse de l'aviateur.

Pour ses voyages, Farman emporte une caisse contenant les outils nécessaires aux réparations.

Après l'atterrissage.

MM Martinet, Séguin, Dick Farman, Edewardson H. Farman, Mme Dacty et le jeune M. Farman.

Les fêtes de Pâques furent pour Henry Farman l'occasion de nouveaux succès; la foule avait envahi les abords de l'aérodrome: pour la récompenser de s'être dérangée, le grand aviateur évolua pendant longtemps devant elle, parcourant l'aérodrome en tous sens. Enfin lundi étant engagé pour le prix de l'Ecole Centrale (10 kilomètres en rase campagne avec passager), Farman invita Mme Dacty à prendre place derrière lui sur un siège qui sert en même temps de coffre à outils, car Farman, homme de précautions, emporte de quoi réparer en cas de panne. Cette boîte contient les outils indispensables, elle ne pèse guère plus de 15 kilos : cette innovation est très intéressante au point de vue pratique, l'appareil pouvant être mis en marche par son seul pilote et prendre son essor sans le secours des aides, on peut très bien réparer une panne et reprendre son vol sans intervention étrangère. Pour en revenir au prix de l'Ecole Centrale, Farman s'élança avec sa compagne de voyage du terrain de lancement de l'aérodrome de la Beauce, traversa la profonde vallée de l'Arche, passa au dessus de Monnerville et atterrit à 11 kilomètres du point de départ, à l'endroit précis où son frère Dick et les commissaires de l'Aéro-Club l'attendaient. Le retour au hangar s'effectua sans encombre par la voie des airs, inutile de le dire, et la journée se termina par un vol très intéressant d'abord au ras du sol, puis à grande hauteur; enfin, après un grand tour à toute allure, l'aéroplane vint en vol plané s'arrêter à 10 mètres du hangar. Bientôt nous aurons le plaisir d'enregistrer de nouvelles prouesses. Le prix de la Nature: 100 kilomètres en ligne droite à couvrir en moins de deux heures, tente le célèbre aviateur je serais fort étonné s'il ne réussissait pas.

Avant de terminer, je tiens à répéter à Henri Farman combien je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu m'emmener avec lui dans les airs. Depuis le temps où je photographie des appareils, je n'avais jamais volé. L'autre jour, Christiaens, la révélation du meeting de Cannes, m'avait donné le baptême de l'air et avait fait mon apprentissage pour que je n'aie pas l'air trop dépaysé auprès de Farman.

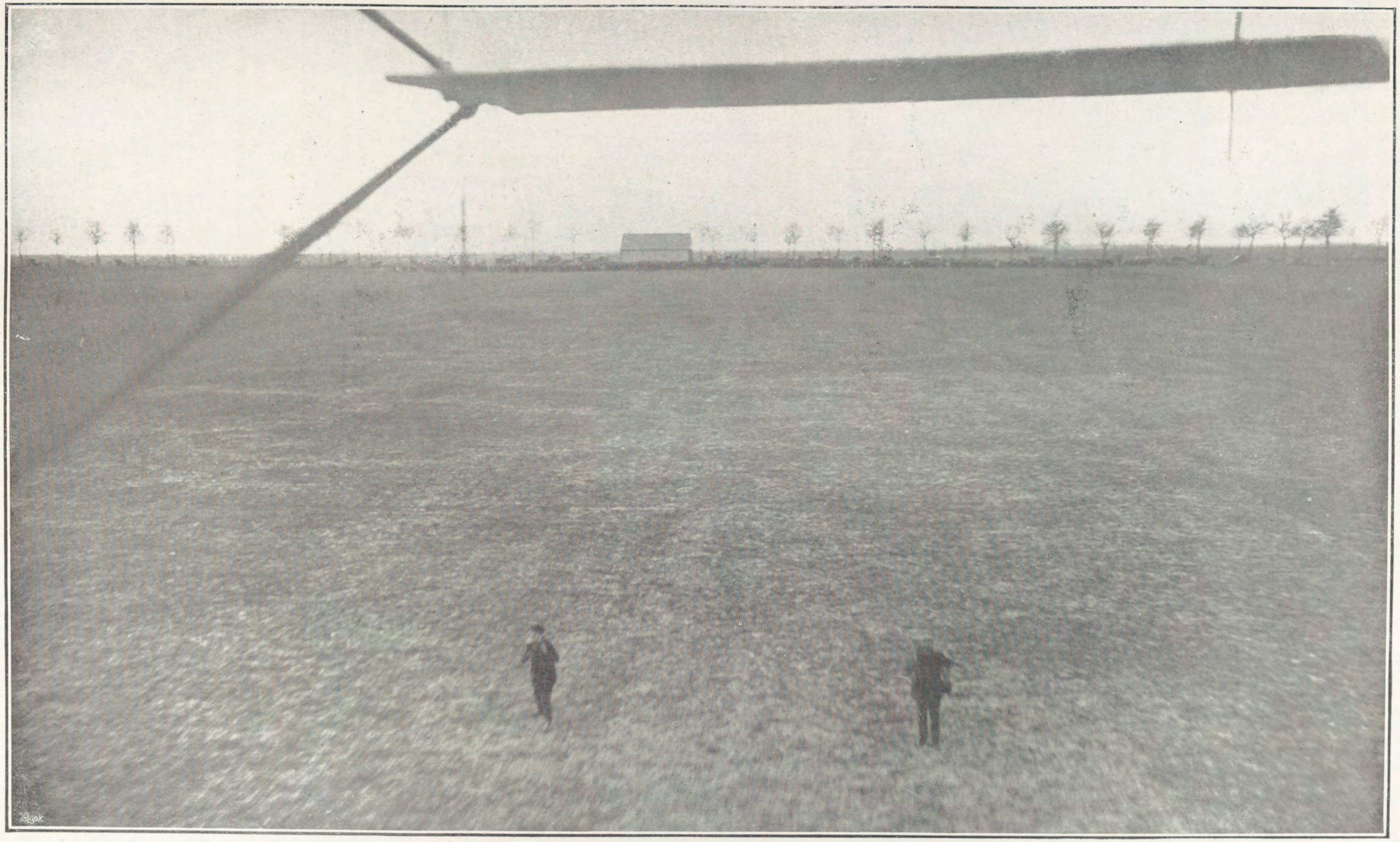
Hélas ! si j'espère réussir le plus souvent possible mes clichés, je dois avouer que ce n'est point mon métier d'être journaliste. Et je comprends maintenant l'air désappointé des champions auxquels j'ai parfois demandé des articles pour les lecteurs de la *Vie au Grand Air*. Ah ! réellement ce n'est pas facile, et j'épie ardemment le moment où je pourrai mettre ma signature au bas de cette page et ne plus voir cette immense étendue de feuilles qui me semblent encore plus grandes que ne me le parut la plaine de la Beauce.

Jamais je n'ai tant regretté de ne pouvoir rendre par la plume les pensées qui se pressent dans ma tête, les réflexions qui me sont venues au cours de mes vols avec Farman. Il est des gens qui croient téméraire de monter en aéroplane. J'avoue à ma grande honte que je ne suis pas très courageux, mais chaque fois que j'ai vu voler le vainqueur de la Coupe Michelin, j'ai été stupéfié par le sentiment de sécurité parfaite que vous donne cet immense oiseau qui se joue des éléments. Aussi, n'ai-je pas eu de cesse de monter avec le champion. Et je ne saurais dire et répéter combien je lui suis reconnaissant de m'avoir emmené.

Robert Caudrilliers.

La Vie au Grand Air

EN AÉROPLANE AVEC HENRI FARMAN

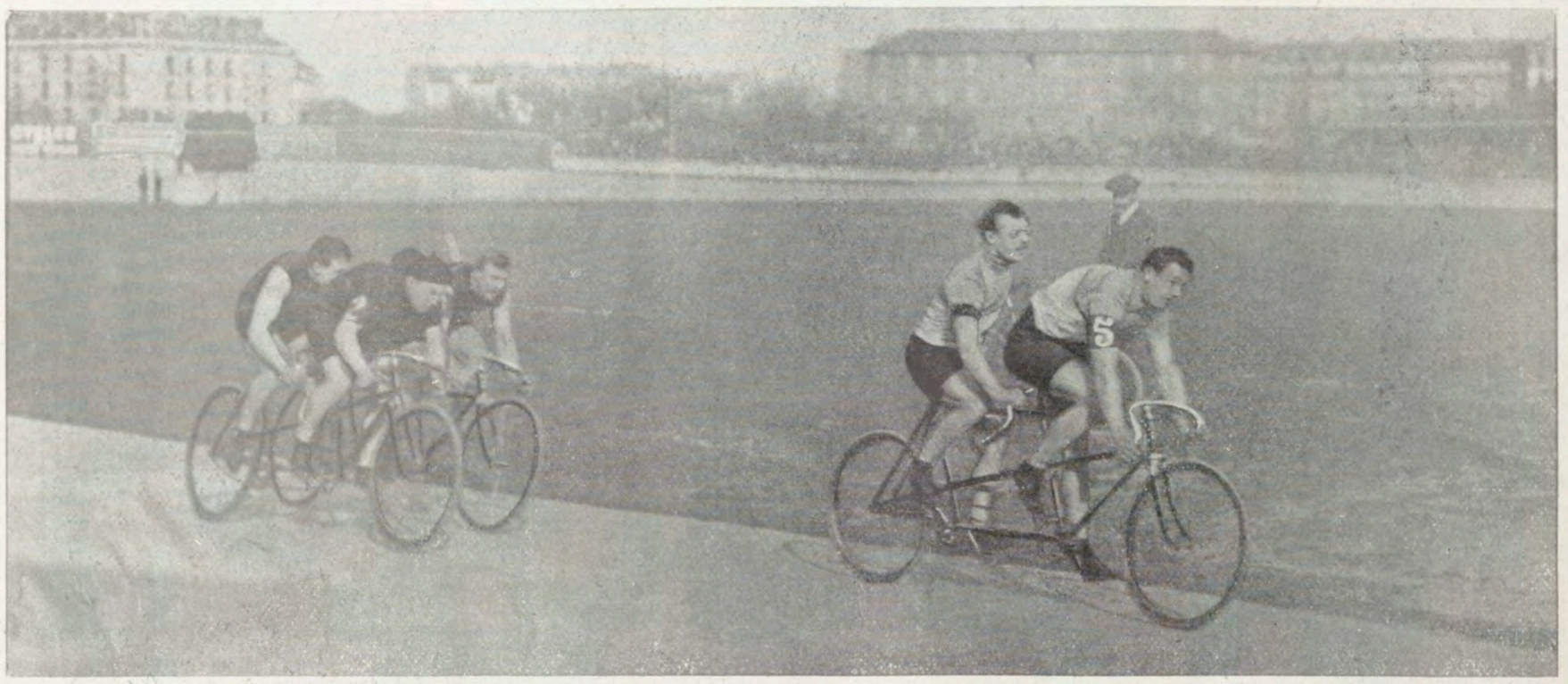


UN VOL AU-DESSUS DES CHAMPS DE LA BEAUCE

Notre opérateur Robert Caudrilliers a été invité par Henri Farman à monter en aéroplane. Il a pu prendre de curieuses épreuves du terrain d'aviation : au premier plan on aperçoit l'équilibreur de l'appareil ; en bas, deux reporters photographes braquent leur objectif sur celui qui, dans les airs, prend de curieux clichés pour les lecteurs de la Vie au Grand Air.

LE MEETING DE PAQUES

Le Vélodrome du Parc des Princes a effectué une brillante réouverture, favorisé par un temps splendide. Friol et Sérès ont été les triomphateurs



La finale des tandems au Parc des Princes.

Dupré et Delage ont mené toute la course. Ils partent tardivement, mais malgré cela conservent l'avantage, résistant à une attaque de leurs adversaires Schilling-Pouchois, seconds à une roue et Ellegaard-Clark, troisièmes à une demi-longueur.

L'arrivée du Grand Prix de Pâques au Vélodrome d'Hiver.

Pouchois, de par sa victoire sur Comès et Dupré, Friol sur Hourlier et Poledry, Clark sur Bader et Martin, étaient les trois partants de la finale. Friol s'adjugea facilement la victoire à deux longueurs devant Clark. Pouchois, troisième à une roue.

PROFITANT du premier jour de beau temps de la saison, le Parc des Princes a effectué dimanche dernier une réouverture triomphale. C'est devant une foule incalculable, en effet, que s'est déroulé le beau programme de la première réunion du meeting de Pâques.

Empressons-nous de dire que le Grand Prix de Pâques nous a prouvé que bien des étoiles du sprint n'étaient pas encore au summum de leur forme. C'est ainsi qu'Ellegaard, Hourlier et Dupré n'ont pu se classer dans la finale. Ellegaard lui-meme n'a pu se repêcher, terminant troisième dans le repêchage.

Friol, lui, semble déjà en magnifique condition. Cela durera-t-il, nous le souhaitons, quoiqu'une préparation trop rapide ne soit jamais de très bon augure. Dans la finale, il a réussi à disposer de très brillante façon du crack américain, Jucky Clark qui vient lentement, mais sûrement. Le Lyonnais Pouchois, qui s'impose de plus en plus, a terminé troisième.

Les séries s'étaient disputées au Vélodrome du Parc des Princes, mais le repêchage, les demi-finales et la finale furent courues au Vélodrome d'Hiver, la grande piste étant occupée par le match de rugby France-Irlande.

Une grande course de 80 kilomètres derrière motocyclettes mettait aux prises à Auteuil Sérès, Contenet, Parent, Bardonneau, Guignard, qui terminèrent dans cet ordre. Après un duel acharné qui mit aux prises Sérès et Parent, le premier, la révélation de la fin de saison, en sortit vainqueur, mais il faut avouer qu'il fut aidé par les circonstances ; la lutte se termina sur une crevaison de Parent, qui menait avec 450 mètres d'avance. Dès lors la course était terminée : Contenet suivait toujours avec un tour de retard ; Sérès continuait la ronde infernale en augmentant sans cesse son avance, tandis que Parent, démoralisé par son accident, laissait Sérès agir à sa

Contenet passe Bardonneau dans les 80 kilomètres.

Sérès, continuant la série de ses succès de la saison dernière, s'est adjugé la victoire en 1 heure 6 m. 10 s. Contenet était second, à 2 tours, devant Parent, Bardonneau, Guignard. Dans le médaillon, Parent. Après avoir mené la course pendant plus de 50 kil., une crevaison fit rétrograder Parent, qui finit à 2 tours et demi du premier.

guise. D'un tour et demi, son retard s'élevait à deux tours et demi.

Notons, enfin, la belle course fournie par l'équipe Dupré-Delage, dans l'épreuve de tandems, et l'amusante course-poursuite où Bader, resté seul, s'adjugea la victoire, rejoignant l'équipe adverse où, seuls, Seigneur et Rousseau restaient en course.

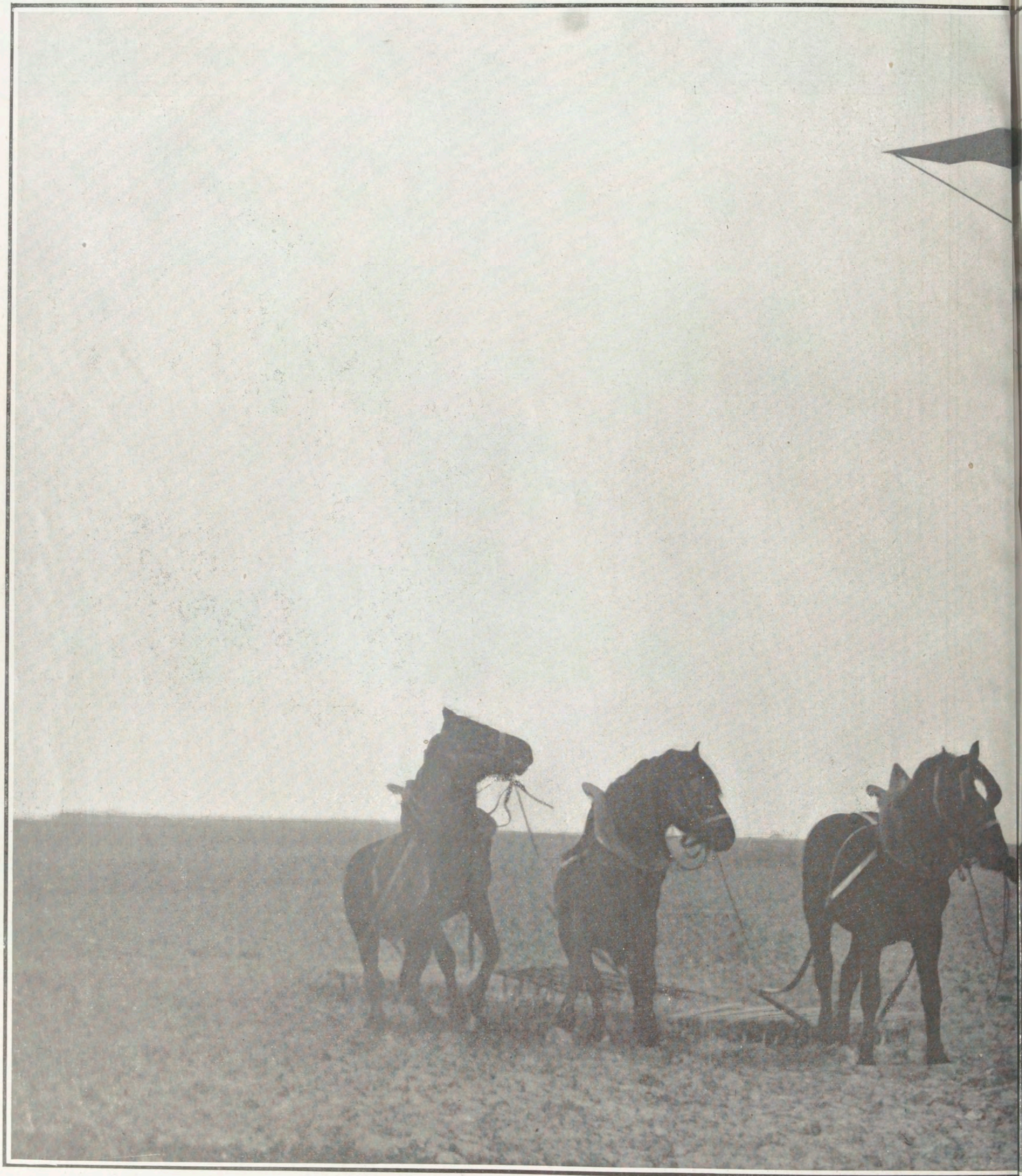
Les officiels ont dû intervenir une nouvelle fois à cause de la désinvolture réellement exagérée avec laquelle les pacemakers s'habillent à l'heure actuelle. Un certain Mangematin, entraîneur de Parent, est arrivé sur la piste tel un bibendum outrageusement gonflé. Les commissaires des courses, vu la quantité de vestes et de pantalons portés par lui, se virent dans l'obligation de lui présenter une note de cinquante francs. Ce n'était plus un homme, c'était un « décrochez-moi ça ». Or, Mangematin avait enlevé un veston, un maillot de laine et une serviette. Mais, étant pressé par l'heure, on n'eut pas le temps de lui faire perdre encore un de ses deux vestons et une de ses deux culottes. Dans sa hâte à se rhabiller, le pacemaker de Parent mit ses jambières à l'envers et dans l'une d'elles oublia une couverture de laine qui dépassa pendant toute la course, tandis que la jambière, sous l'action du vent, s'entr'ouvrait outrageusement.

Cet incident fait juger indispensables l'élaboration d un nouveau règlement, plus sévère que celui déjà établi, concernant le costume des entraîneurs.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que Darragon est tout à fait remis. Il fera sa rentrée dimanche prochain dans une rencontre avec Guignard, Parent et Nat Butler.

J. B.

HENRI FARMAN S'ADJUGE L

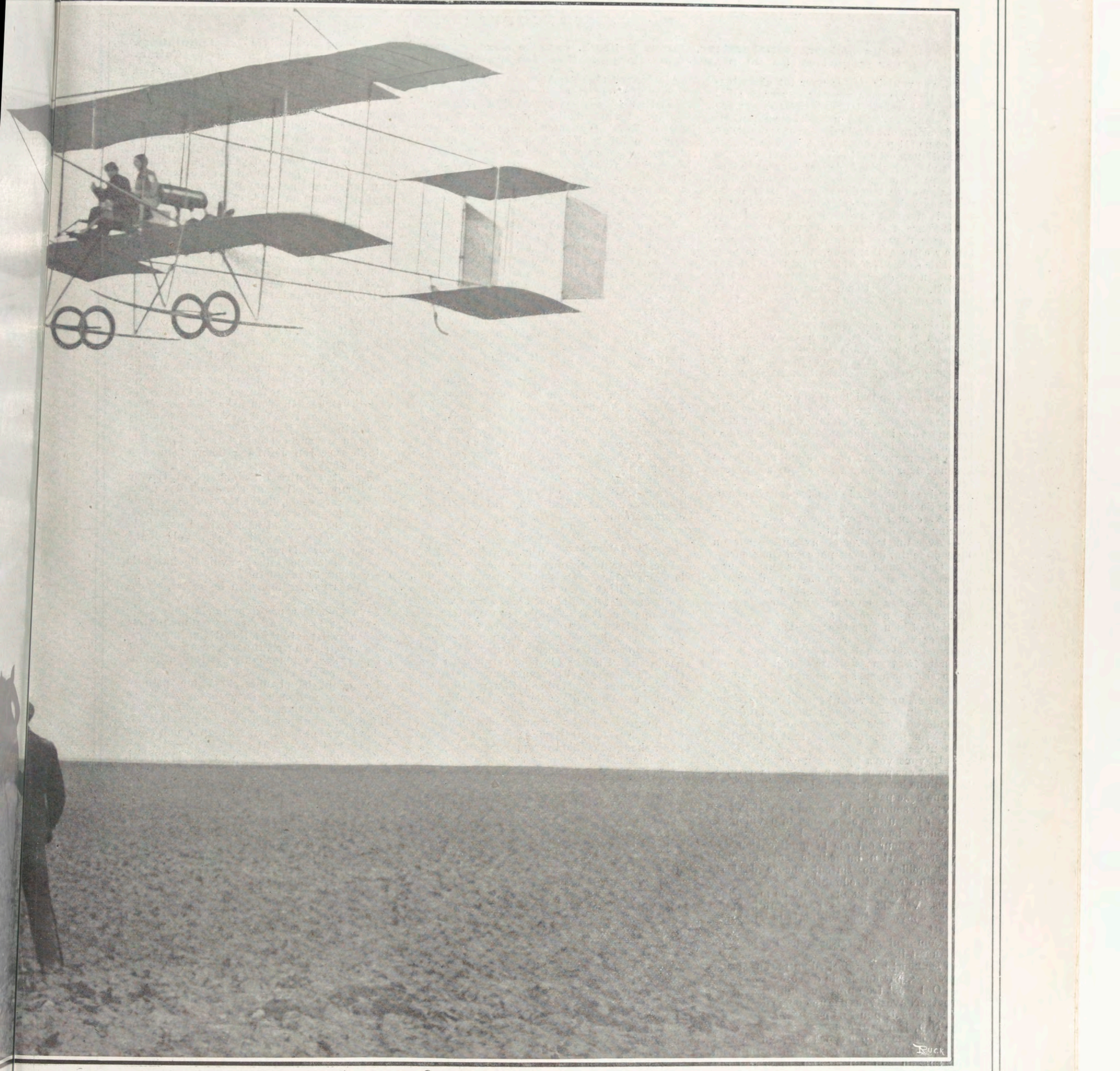


L'AÉROPLANE DE FARMAN ÉVOLUE

Le prix de l'Ecole Centrale n'avait encore pu être gagné. Il s'agissait d'effectuer un parcours de 10 kilomètres, en pleine campagne, avec un passager. L lundi de Pâques, aux environs d'Etampes où il a établi son école d'aéroplanes, Henry Farman s'attaquait à ce prix. Il avait choisi comme compagnon d

(Cliché de notre envoyé spécial).

PRIX DE L'ÉCOLE CENTRALE



DESSUS DES PLAINES DE LA BEAUCE

voyage, Mme Dacty, une intrépide sportswoman. Le merveilleux aviateur remplissait les conditions de l'épreuve avec une admirable facilité aux acclamations de la foule qui était venue applaudir aux exploits des aviateurs. Dans un autre vol, Henri Farman avait emmené notre photographe Robert Caudrilliers.

LES CHAMPIONNATS QUE J'AI ORGANISÉS

Par JAMES COFFROTH

Notre éminent collaborateur, James Coffroth, raconte aux lecteurs de la *Vie au Grand Air* les tribulations par lesquelles il a dû passer dans l'organisation des matches qu'il a donnés dans son arène de Colma.

Sans vouloir passer pour fat et prétentieux, je crois pouvoir assurer que j'ai été l'organisateur de tous les plus grands matches donnés en Amérique durant les dix dernières années. Je dois avouer d'ailleurs que ce ne fut pas sans peine et que la gent pugilistique n'est pas toujours des plus faciles et des plus agréables à diriger. Durant ce laps de temps, j'ai organisé six combats pour le titre de champion du monde des poids lourds, et j'ai payé aux vainqueurs plus de 650 000 francs. Je crois que c'est un record. S'il a été battu, je serais heureux de savoir par qui. J'ai même l'honneur d'avoir enregistré la plus importante recette authentique faite dans un combat. Elle s'élevait à 311.700 francs ! C'était à l'occasion du second match entre Jeffries et Corbett, qui se termina, vous le savez, par la victoire du gros chaudronnier au dixième round.

Mais je crois également avoir battu à cette occasion le record des ennuis avec James Corbett. Je ne connais pas un garçon plus nerveux que lui, et, à mesure que la date du match approchait, sa fièvre d'anxiété augmentait.

Je me souviendrai toute ma vie de la journée de la rencontre. L'après-midi je recevais un message affolé, me disant que Corbett désirait me voir immédiatement. Je ne perdais pas une minute, et « mon cœur dans la bouche » je sautais dans une automobile et priais le conducteur de ne s'arrêter sous aucun prétexte.

J'arrive à l'hôtel. Je pénètre dans la chambre de Corbett :

— Avec quoi avez-vous couvert le plancher du ring ? me demande-t-il.

— Avec une toile de chanvre posée sur un tapis de feutre de deux pouces d'épaisseur.

— Quoi ? hurla Corbett. Pour qui me prenez-vous ? J'ai confiance en votre diligence. Un sol semblable est aussi ridicule que s'il fallait boxer sur un chariot de glace. Je veux un tapis où je ne boxe pas.

Il fallait bien en passer par-là. Je vais me procurer 24 pieds carrés de tapis pour une somme de 750 francs, qu'à grand'peine je pus revendre 150 francs après le match. Vous pouvez parier que je me souviendrai longtemps de ce tapis.

Ensuite, Corbett voulut connaître les dimensions du ring. — 20 pieds 9 pouces, lui dis-je.

Se mettant dans une colère folle et ressemblant à un grand ressort sortant d'un boîtier de montre :

— Et vous vous appelez un organisateur ? rugit-il. Vous pourriez à peine être le propriétaire d'une basse-cour. Que le ring ait 24 pieds ou je ne boxe pas !

Avec un sourire poli sur ma face et la rage au cœur j'acquiesce et je cours au pavillon, où je donne immédiatement les instructions nécessaires pour obtenir la modification. Les ouvriers se mettent immédiatement au travail, et les oreilles me tintent encore de leurs coups sinistrement redoublés.

Mais je n'étais qu'au début de mes tribulations. Vers la fin de l'après-midi, j'étais encore convoqué par sa majesté M. James Corbett.

— Comment entrerai-je dans l'arène ? me demande-t-il.

— Eh bien ! par la porte d'entrée ou, si vous le préférez, par une porte de côté.

— Oh ! c'est trop près du public, réplique Corbett. N'avez-vous pas une porte de derrière par laquelle je pourrais pénétrer ?

— Non, je n'en ai pas.

— Alors, je ne peux pas aller au combat, me répond le vainqueur de John L. Sullivan. « Je suis un bon ami de Jim, mais vraiment je crois que si j'avais eu un Smith-Wesson dans ma poche, jamais il n'aurait terminé sa phrase. Ne pouvant recourir à ce moyen simple et pratique, je fus obligé d'en passer par où le désirait Corbett. Alors, je dus faire pratiquer une ouverture derrière l'édifice et Corbett et ses seconds purent s'y faufiler sans craindre les regards indiscrets, à la faveur des ténèbres D'ailleurs je dois ajouter que Corbett oublia toujours de m'adresser le moindre remerciement pour tous ces dérangements. Je veux bien que pour une aussi sérieuse partie, il ait été énervé, mais moi je jouais tout aussi gros jeu et j'étais bien forcé d'accepter toutes les revendications, toutes les exigences de ce diable d'homme.

Un autre combat me causa un monde de troubles. C'était celui qui mettait aux prises Robert Fitzsimmons et James J. Jeffries. Là ce ne sont point les combattants, mais mes adversaires dans le métier d'organisateurs qui cherchèrent à me provoquer des embûches. A cette époque, il y avait à San Francisco deux édifices seulement pour donner des combats : le Méchanics et le Woodwards Pavilions. Mes rivaux, avec l'aimable intention de me faire sortir du commerce de promoteur, accaparèrent ces deux endroits, puis attendirent en se tordant.

— Je vais vous donner à rire, me dis-je.

Et je cherchai le moyen de contourner l'obstacle. Comment ? Aussitôt je fis construire un pavillon spécial au coin de la quinzième avenue et de Valencia street, et je pouvais y donner le combat au jour fixé, le 25 juillet.

D'ailleurs, laissez-moi vous avouer qu'en aucun cas je ne repousserais un combat, même s'il était nécessaire d'avoir Peary comme referee, Cook comme chronométreur et les Esquimaux Ah-Welsh en E-tuk-is-Hook comme seconds.

Mes débuts dans la vie. Mais retournons un peu en arrière. J'étais né depuis trente-six ans et je me destinais à la magistrature. J'étais même secrétaire d'un des conseillers à la Cour de San-Francisco. Il y a dix ans, j'étais agité par l'idée d'aller visiter l'Europe avec l'intention de faire une tournée à travers les musées et les galeries artistiques. Je revins à New-York juste au moment où Law proposait la loi Horton. Je rencontrai par hasard Jim Kennedy, le fameux manager des clubs de base-ball, et l'organisateur des courses de Six-Jours de Madison Square Garden. Nous restâmes d'excellents amis, Jim et moi, jusqu'à sa mort, en 1904. Tout ce que j'ai appris sur l'art d'organiser des combats, c'est à Jim Kennedy que je le dois. Je peux avoir changé d'opinion sur quelques-uns de ses principes, mais je puis assurer que toutes mes connaissances, c'est à lui que je les dois.

La boxe m'a toujours passionné et, avant ce changement dans mon existence, j'étais membre de l'Olympia Club de San-Francisco, organisation aussi importante que le National Sporting Club de Londres. C'est à l'Olympia que je rencontrai, pour la première fois, Jim Corbett, qui avait succédé comme professeur à Walter Watson, délaissant la boxe pour ouvrir un café. Lorsque la boxe fut morte à New-York et à New-Orléans, Jim Kennedy me conseilla la somptueuse perspective d'obtenir droit de cité pour la boxe à San-Francisco. Et Jim Kennedy et moi signâmes un contrat d'association qui ne prit fin qu'à la mort de mon brave ami.

Le premier combat important que j'organisai mettait aux prises Dal Hawkins, le célèbre poids léger de l'Ouest, et George « Elbows », Mac Fadden, le vainqueur de Kid Lavigne, Frank Erne et autres champions. Il acquit son surnom à propos de la méthode personnelle qu'il avait adoptée pour bloquer les coups qui lui étaient lancés.

C'était une soirée bien agitée pour moi et je puis vous dire que je fus plus inquiet pour ce combat que je ne l'ai jamais été pour le fameux match Jack Johnson-Jim Jeffries. C'est en février 1901 que fut donnée cette rencontre, et rapidement j'organisai les batailles Terry Mac Govern contre Oscar Gardner et Terry Mac Govern contre Aurelio Herrera, qui mit son adversaire à deux doigts de sa perte. Si Aurelio Herrera, qui était Mexicain, avait pu seulement se convaincre qu'il fallait avoir le moins du monde soin de son entraînement quand on était boxeur, il aurait pu atteindre aux plus hautes destinées de sa profession : il était aussi résistant que Battling Nelson et frappait comme un marteau.

Mon premier championnat du monde. Novembre 1901 vit la première rencontre que j'organisai pour le titre de champion du monde des poids lourds, entre Jim Jeffries et Gus Ruhlin, qui avaient fait match nul à San-Francisco quelques années auparavant (17 juillet 1897). Les hommes recevaient 175.000 francs. Mais le combat provoqua un grand désappointement. Ruhlin combattait hardiment, mais manquait certes de la vitalité qui lui avait fait occuper une des plus belles situations dans le ring. Je suis convaincu qu'il ne se remit jamais du coup de poing que Fitzsimmons lui lança à l'estomac dans leur rencontre de Madison Square Garden en août 1900. Il est vrai que Gus battit Tom Sharkey à Londres, par la suite, mais ce fait n'est pas concluant, celui-ci n'étant jamais redevenu lui-même, ayant eu le cœur décroché lors de sa terrible bataille avec Jim Jeffries à Coney Island, en novembre 1899.

Le match entre Fitzsimmons et George Gardner pour le titre de champion des poids lourds légers — ou plutôt les préliminaires de ce combat — me causèrent quelque amusement. Le pauvre George signa les conditions de la rencontre et se repentit vite d'avoir donné cette signature. Il répétait sans cesse :

— Quelle chance puis-je avoir de battre le merveilleux Fitzsimmons ?

— Vous pouvez fort bien le battre, répondais-je.

Je ne mentais pas à moi-même par cette réponse, et le résultat du match me prouva que je n'avais pas tout à fait tort. Gardner aurait même pu triompher s'il avait eu un atome de tête, car Fitzsimmons s'était brisé les deux mains dans les premiers rounds.

Le début de l'année 1904 me plongea dans une profonde incertitude dans le choix d'un adversaire à opposer au colosse Jim Jeffries, qui jonglait avec les plus célèbres poids lourds et qui avait battu par deux fois déjà les meilleurs d'entre eux.

Jack Johnson, le champion d'aujourd'hui, qui poursuivait sa marche vers la célébrité se proposa pour combattre. Mais je dois avouer qu'aucun de nous, Jeffries moins que les autres, n'osait prendre cette offre au sérieux. Cependant, pensant qu'il y avait peut-être quelque chose à faire, je décidai d'abandonner Jeffries et de faire donner un match à Johnson auquel j'opposai cet Adonis de la race noire, Sam Mac Vea. Et j'avais la conviction que celui qui triompherait serait un compétiteur pour le titre. Je ne me trompais pas.

Sam, à cette époque, remplissait les fonctions de porteur de lance parmi les figurants d'un théâtre de San Francisco. Il faisait le rôle d'un nègre et je dois avouer qu'il était le seul noir authentique de la bande. Les autres s'enduisaient la figure de cirage : d'où perte de temps et frais de maquillage que le brave Sam ignorait. De tous les malheureux que j'ai rencontrés, Mac Vea était le plus infortuné.

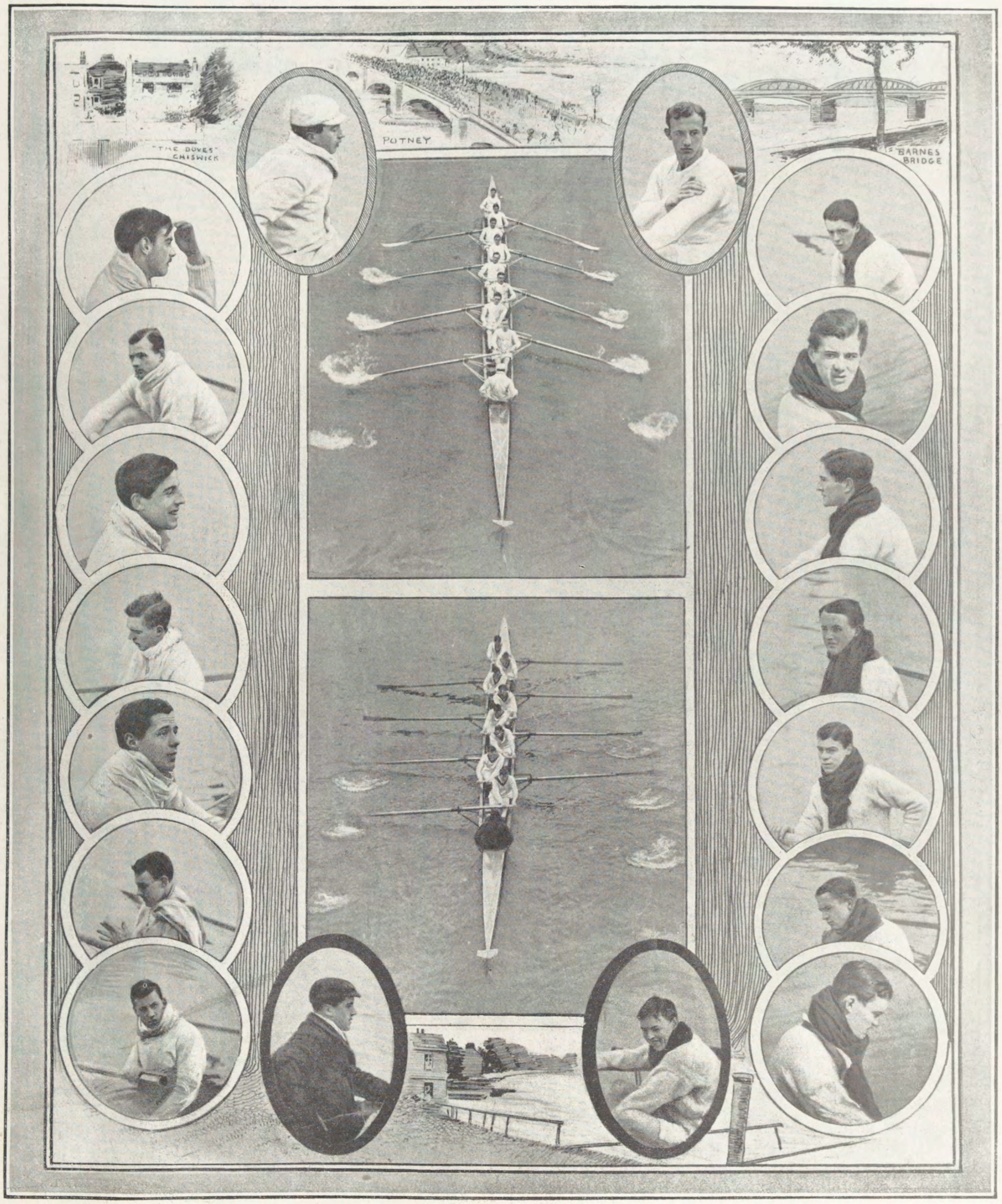
J'eus le plaisir de conclure le match. Dès le début, l'assistance se mit à siffler, et quand Johnson knout-outa son adversaire à la moitié du combat, quoique ce fut au vingtième round, les spectateurs continuèrent à siffler jusqu'à ce qu'ils se soient profondément endormis.

Je poursuivrai le récit de mes aventures dans une prochaine chronique.

JAMES W. COFFROTH.

L'abondance de l'actualité nous force à ajourner au prochain numéro le *Petit Dictionnaire sportif*.

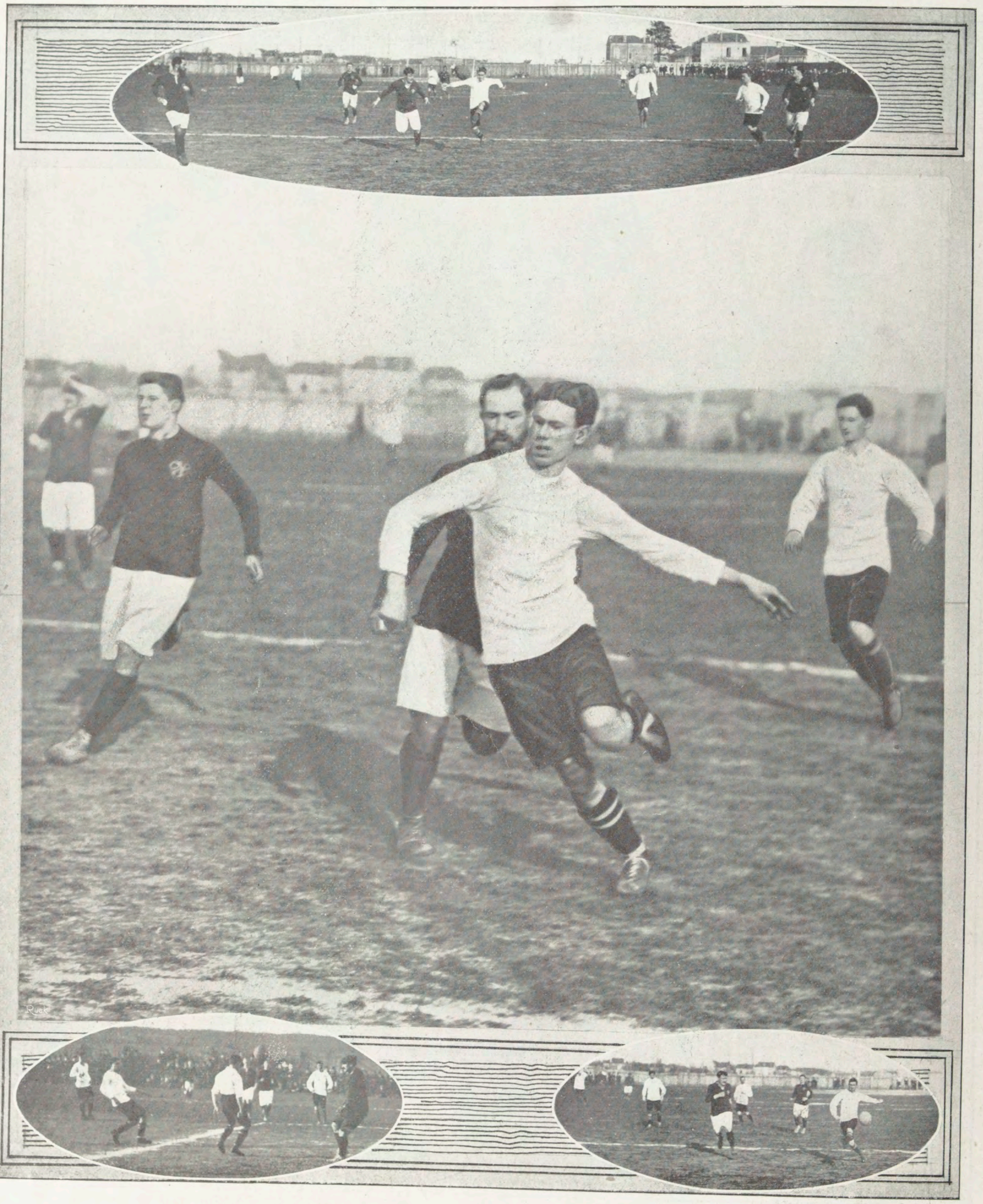
LE MATCH OXFORD-CAMBRIDGE



LES EQUIPES ET LES CONCURRENTS

Le 23 mars, pour la 66e fois, s'est disputé sur le parcours classique Putney-Mortlake le grand match d'aviron Oxford-Cambridge. Au départ, Cambridge prenait la tête. A Bewerley Brook, Oxford rejoignait et prenait la tête. Cambridge revenait, mais à Hammersmith, Oxford passait premier et dès lors augmentait sans cesse son avance pour finir avec trois longueurs et demie d'avance. Le 6.436 mètres du parcours en 20 m. 14 s. (En haut l'équipe de Cambridge, en bas le team victorieux. A droite les Oxonians, à gauche les Cantabs.)

LE CIVIL SERVICE A PARIS



LE CERCLE ATHLÉTIQUE DE PARIS NE SUCCOMBE QUE PAR 0 A 3

Dimanche dernier, le C. A. P. rencontrait le team du Civil Service, l'une des meilleures équipes d'association d'Outre-Manche. Le jeu fut très scientifique. Les Anglais étaient magnifiques d'adresse et de précision, mais nos hommes ne manquèrent pas de qualités. Le résultat, 3 à 0, en est la meilleure preuve et nous devons être fiers d'avoir mis en difficulté l'une des plus fines équipes que l'Angleterre ait envoyées en France.

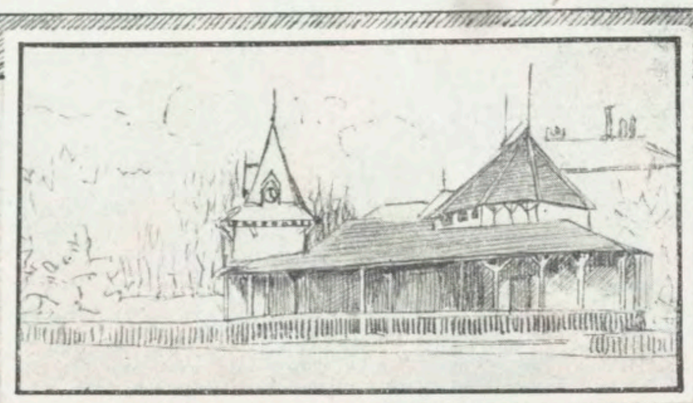
LE BUT FRANÇAIS DU C. A. P.

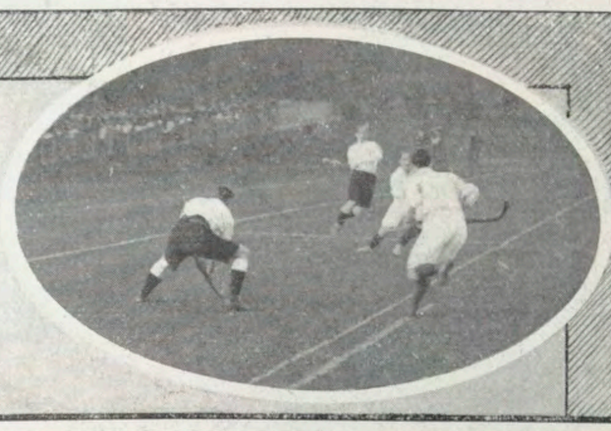
QUELQUES DÉGAGEMENTS DE BEAU

Dans le match qui mettait aux prises le Civil Service F. C. et le C. A. P., les joueurs français firent merveille. Les demis furent courageux. Les avants furent marqués impitoyablement par une ligne de demis formidable. Mais celui qui fut peut-être le plus remarquable fut le gardien de but du C. A. P., Beau, qui, à aucun moment, ne commit une faute et dont les dégagements, dont nous publions quelques clichés, firent sensation.

Le Match de Hockey France=Angleterre

Après une partie acharnée, les Anglais triomphent par 6 buts à 3





Les Français défendent leurs buts.

Le match France-Angleterre de hockey, disputé le 26 mars sur le terrain du Club Athlétique de la Société Générale, avait attiré plus de 2.000 personnes. Nos représentants firent belle figure, mais durent cependant s'avouer vaincus par 6 buts à 3.

Les Français mettent la balle en corner.

Dans la première mi-temps, les Anglais parvenaient à marquer 2 points à 0. A la remise en jeu, sur une descente de l'avant-droit anglais, Saulnier sortait en touche. L'Angleterre domine, elle marque un troisième but, mais nos hommes se reprennent et inscrivent 3 points à leur actif.

Nous avons manqué de peu une victoire en hockey, victoire qui nous aurait fait oublier la cuisante défaite des nôtres dans le Cross des Cinq Nations : c'est en effet par 6 buts à 3 seulement, que nous avons été battus dans le match international annuel France-Angleterre. La partie, disputée avec acharnement, n'a jamais paru acquise aux Anglais, qui en furent bien souvent réduits à la défensive. Cette demi-défaite doit être enregistrée avec une joie relative, car elle confirme les progrès énormes que nous avons faits en hockey, sport pourtant peu pratiqué dans notre pays. Nos hommes ont perdu cette mauvaise habitude de jouer chacun pour soi. Nous ne voyons plus ces jeux décousus de naguère, si pénibles à suivre. Nous pouvons dès maintenant envisager la possibilité de battre les Anglais, avec qui nous avons fait match nul une fois en 1908. Rappelons à cette occasion les matches précédents : en 1906, l'Angleterre gagne par 3 à 0 ; en 1907, par 14 à 0 ; en 1908, match nul et en 1909 nous fûmes battus par 9 à 0.

F. T.

La Vie au Grand Air

LE MATCH DE HOCKEY FRANCE-ANGLETERRE

LES ANGLAIS VONT MARQUER LEUR TROISIÈME BUT

Pour la cinquième fois, le 26 mars, se disputait le match annuel de hockey France-Angleterre. Dans la première mi-temps, les Français s'installent dans le camp anglais. Bientôt, à la suite d'un corner, l'inter-droite anglais fait le premier but. Puis, les Anglais pénètrent dans le camp français. Peu après, nouveau but pour nos adversaires. A la remise en jeu, notre camp est envahi. Bessand réussit un but pour la France, peu après Wenz passe à Poupon, puis à Bessand qui marque un second but. Mais l'Angleterre se ressaisit et finit la partie avec 6 points contre 3. En haut, à gauche, le capitaine anglais, A. E. Leighon ; à droite, le capitaine français, Saulnier ; en bas : A. G. Powel et Salarnier.

Photographie de notre envoyé spécial.

LE MEETING DE CANNES

UN VOL DE FREY A CANNES

La semaine d'aviation de Cannes a bien débuté, on a pu applaudir pour la journée d'ouverture des vols remarquables effectués sur différents types d'appareils par des aviateurs presque novices: c'est l'Allemand Frey qui a eu les honneurs de la réunion, volant par trois fois pendant une heure. En bas de gauche à droite, Frey, Christaens et Molon.

LA DÉROUTE DE BELFAST

Un dur voyage ✍ Une course invraisemblable ✍ Pourquoi Bouin, Filliatre et Fayollat abandonnèrent ✍

Je suis arrivé vingt-deuxième du Cross des Cinq Nations; la chose n'a, en elle-même, rien de particulièrement glorieux. Aussi n'est-ce pas pour en tirer vanité que je vais écrire cet article, mais simplement pour retracer, à l'usage de mes collègues en course à pied, les agréments que l'équipe française connut durant son déplacement en Irlande.

Aller de Paris à Belfast ne semble pas à première vue une chose très compliquée, mais, quand on le fait un jour de Vendredi Saint, on se trouve exposé à des retards plutôt imprévus et qui manquent d'agréments. Le voyage compte de 24 à 29 heures, ce qui est appréciable surtout quand on a déjà fait deux traversées.

Mais arrivons à la course en elle-même.

Le parcours avait été tracé dans un parc particulier dont le sol, tout en bon gazon, était tout simplement aussi doux qu'une piste; c'était du reste le seul agrément qu'il eut, car, au point de vue tracé, il rappelait les montagnes russes chères aux partisans des cross d'antan.

Mais ce n'était pas tout.

Pour le rendre plus charmant encore on l'avait parsemé de 6 obstacles sérieux composés de 4 barrières et de deux rivières. Or, comme on le courait 6 fois cela nous faisait 36 sauts plutôt durs. Aussi ne s'étonnera-t-on pas du temps médiocre du vainqueur Wood.

Comme partie plate, il y avait en tout et pour tout 1.200 mètres; enfin, chose curieuse, la course finissait en montée.

Les Irlandais se trouvant chez eux voulurent se présenter au public en beauté, et nous firent assister au départ, au cortège de leur équipe précédée de joueurs de cornemuse. On gelait, mais cela ne faisait pas mal dans le paysage.

Enfin on partit et ce fut, tout de suite, plutôt rapide.

En tête à cinquante mètres file comme s'il n'y avait qu'un tour à faire O'Neill, nous montrant la voie. C'était au fond un malin car, brusquement, à 300 mètres dans un tournant, nous nous trouvâmes en face d'une rivière de 4 mètres de large. Nous étions tous en tas devant l'obstacle et il y avait juste 3 mètres 50 pour sauter, je n'ai donc pas à vous décrire la bousculade qui se produisit alors.

Les Anglais, Irlandais, Ecossais et Gallois sautèrent froidement dans le liquide vaseux qui nous montait jusqu'au ventre. Nous en fîmes autant, mais à contre-cœur, et la ronde continua. Puis, après 300 mètres de bonne prairie, nouvel obstacle.

Cette fois c'était une barrière de 1 m. 50 que tout le peloton dut escalader, toujours en se bousculant.

Une descente suivie d'une côte qui précédait elle-même une nouvelle descente furent ensuite couvertes toujours à la même allure folle, qui se brisa sur une barrière du même calibre que la précédente. Ici mon camarade Filliatre n'attendit pas moins de 20 secondes avant de pouvoir passer.

Ceci fait on se lança dans une bonne descente qui, traîtreusement, nous conduisit à une rivière calquée sur celle que nous avions déjà appréciée.

200 mètres de côte très dure nous attendaient au sortir de l'eau. Enfin 100 mètres de plat, une solide barrière et ce fut tout pour le 1er tour.

Comme il y en avait encore 5 comme cela on ne s'étonnera pas que Bouin, touché dès la première rivière, Filliatre et Fayollat, blessés un peu plus tard aient abandonné : le Marseillais dès la fin du premier tour, les deux Parisiens au 4e. Quant à mes autres camarades et à moi-même nous nous cramponnâmes jusqu'au bout.

Wood fut, dans tout le lot, le seul homme qui finit vraiment frais. En toute justice il était de beaucoup supérieur aux autres arrivants, dont beaucoup tombèrent d'épuisement.

De toute cette triste histoire je ne retiendrai qu'une chose : c'est que si, chez nous, on ne sait plus tracer des cross durs, en Irlande on exagère un peu, et les Français ne furent pas les seuls à le penser.

COURBATON.

A.-E. WOOD,
le vainqueur du Cross international

Le cross des cinq nations a été fertile en surprises, d'abord par l'abandon des meilleurs français, ensuite par la victoire de Wood, un véritable outsider.

LE MATCH FRANCE-IRLANDE

Une passe à Lesieur.

Seuls, nos trois-quarts esquissèrent quelques tentatives de jeu ouvert et réussirent parfois de très belles échappées. A gauche, le deuxième essai des Irlandais, marqué par le trois-quarts Thompson.

Une touche.

Les Irlandais avaient presque toujours l'avantage dans les touches, leur haute taille et leurs grands bras leur permettant de se saisir fort aisément du ballon. Pourtant, il leur était difficile de la jouer, car les Français les marquaient de très près et ne laissaient rien passer. Massé fut l'un des meilleurs avants. Pourtant il a la fâcheuse habitude de jouer continuellement off-side et cela nous coûta un essai. Mais il joua avec un cœur admirable (Voir l'article page 228.)

L'Irlande bat péniblement la France par 8 à 3

Après une partie qui ne fut qu'un long cafouillage, l'Irlande marque deux essais, un but, contre la France, qui, certes, se défendit admirablement, mais eût pu faire mieux encore

Après le match France-Pays de Galles, qui fut pour nous une grosse déception ; après la rencontre France-Ecosse, qui donna raison aux pronostics qui l'avaient précédée ; après le dernier match, enfin, entre la France et l'Angleterre, et dont nous sortîmes réhabilités à nos yeux et à ceux de l'Angleterre, il était particulièrement intéressant de voir nos nationaux aux prises avec l'Irlande, que d'aucuns considéraient déjà comme devant être l'occasion, pour nous, de notre première grande victoire internationale.

Et il faut bien avouer, encore qu'un peu prématuré, cet espoir faillit lundi se réaliser. Deux essais à un : voilà le résultat du match France-Irlande, mais notre équipe ne fut certes pas d'un essai inférieur aux Anglais, et fournit au moins un jeu égal, sinon supérieur.

Et pourtant, jamais partie ne s'annonça comme devant être, pour la France, un terrible effondrement.

A la dernière minute, en effet, nous apprenions que non seulement notre équipe devait se passer des services de Bruneau, mais encore que Vareilles, Vareilles, l'« ultima ratio » de nos grands combats internationaux, manquait à l'appel, et qu'il fallait recourir à de Mouizon, excellent petit joueur, certes, mais dont on redoutait la fragilité et la trop grande jeunesse, devant la redoutable cohorte des avants irlandais.

Et, dès les débuts, les événements semblaient donner raison aux pronostics les plus pessimistes, car deux minutes à peine s'étaient écoulées depuis le coup d'envoi qu'à la suite d'un de ces redoutables dribblings, spécialité de la verte Erin, suivi d'ailleurs par quelques passes des trois-quarts, l'Irlande marquait son premier essai.

Ce fut une consternation générale, et si grand était le désappointement des 10.000 spectateurs présents, que pas une voix ne s'éleva, pas une main ne battit, pour applaudir à l'exploit de nos rivaux.

Ce fut heureusement une défaillance passagère, et peu de temps après, Guillemain, sur une passe de Communeau échappé d'un cafouillage, marquait à son tour pour la France.

Pourquoi faut-il malheureusement que Mauriat, au moment de transformer les essais, soit toujours troublé au point de laisser arriver sur lui les avants adverses et n'ait même pas le temps de donner son coup de pied, alors que le but semble absolument immanquable ?

A nouveau, nous marquions, quelques minutes après, mais sur un énorme off-side de Massé — spécialiste du genre — et, très justement, l'essai ne nous fut pas accordé.

Avant la fin de la mi-temps, le trois-quart Thompsons'échappait et marquait le deuxième et dernier essai pour l'Irlande, essai qui fut transformé et porta à 8 le nombre de points marqué contre nous.

Comment nous avons joué. Je l'ai déjà dit, nous aurions pu faire mieux ; pourtant nos trois-quarts réussirent d'admirables échappées, et, en arrière, Combes fut à peu près parfait. Lesieur, Burgun méritèrent maintes fois les chaleureux applaudissements que leur prodiguèrent les populaires, et quant à Dedet, qui jouait trois-quart centre en l'absence de Vareilles, il fut le merveilleux joueur qu'il nous a accoutumé d'être. Adroit, bon plaqueur, feinteur admirable, il fut, avec Laterrade, le héros de la journée.

Ce que fut le jeu. Le jeu fut loin d'être joli. Il fut loin également de nous redonner les belles sensations que nous avions éprouvées au match France-Angleterre.

Comme il arrive toujours lorsque deux équipes jouent exclusivement, ou presque, un jeu d'avant, la partie fut la plupart du temps cafouillée, toute en longs coups de pieds de dégagement et en mêlées interminables.

Le jeu fut même parfois empreint de brutalité. L'Irlandais Coffey, le Méridional Laterrade en furent les deux victimes les plus marquantes — et les plus marquées — et conserveront longtemps le souvenir de cette partie.

Il est regrettable que les nôtres, en présence du jeu brouillon volontairement de leurs adversaires, n'aient pas opposé un sang-froid et une méthode d'autant plus grands. Le reproche doit être adressé surtout à nos avants. Certes leur effort à tous fut énorme, mais sans ordre et sans unité, fournissant une lutte violente, mais sans tactique et sans beauté. Nous pouvons mieux faire.

Le temps nous favorisa grandement ; la foule, comme je l'ai dit, accourut nombreuse, et l'organisation fut à peu près parfaite.

Laterrade et Coffey.
Ce furent les deux blessés de la partie et tous deux au-dessus de l'œil droit.

L'OPINION DE GÉO HAMLET

Quand, après le match France-Angleterre, nous lisions, là-bas, les comptes rendus élogieux de la presse française et les pronostics couleur de rose que faisaient vos nationaux, nous restions, je l'avoue, en Irlande, légèrement sceptiques.

Certes, nous pensions bien que les Français avaient fait d'honorables progrès dans le sport du football, mais nous étions loin de supposer, et même de croire un seul instant, que les petits Français puissent nous mettre sérieusement à l'ouvrage.

Après notre premier essai, marqué après deux minutes de jeu, nous en étions plus sûrs que jamais ; aussi fûmes-nous légèrement étonnés en voyant les Français se dégager et nous remonter constamment.

Je commence d'ailleurs par dire — ne faut-il pas s'excuser ? — que ce n'était pas la meilleure équipe d'Irlande, celle qui avait été sélectionnée sur le papier, que j'avais emmenée avec moi.

Six « réserves », excellentes sans doute, mais des remplaçants tout de même, étaient parmi nous, et affaiblissaient somme toute notre team ; c'étaient : Coffey, Tyrrell, Beetty, Mac Eveor, Adams, Smith. Plusieurs d'entre eux ne furent pas fameux, mais je dois avouer que beaucoup des équipiers premiers présents ne furent pas plus brillants.

Jamais, je n'avais vu mes trois-quarts jouer aussi mal qu'aujourd'hui.

Ils manquaient des passes immanquables, faisaient des en avant, alors qu'à dix mètres des buts ils n'avaient plus qu'à foncer et à marquer ; bref, ils furent tout simplement lamentables.

Nos avants, heureusement, fournirent un travail de Romains et si nous avous pu vous battre, c'est bien à eux que l'Irlande doit sa victoire.

Maintenant que j'ai tenté d'excuser plus ou moins notre mauvaise victoire, je vous dirai que j'ai vraiment été émerveillé par la façon dont l'équipe française a joué. J'avais toujours entendu dire que les joueurs français étaient mavais plaqueurs et n'osaient pas arrêter les dribblings.

Par Saint-Patrick ! je ne m'en serais certes pas aperçu aujourd'hui ! Tous les joueurs, sans exception, se sont couchés sur le ballon avec une « furia francese » admirable, et quant aux plaqueurs j'ose dire que Massé, Combes et Laterrade sont passés maîtres en cet art impressionnant.

Quant à vos lignes arrières, elles m'ont tout simplement stupéfait.

Elles sont vites, elles sont adroites, elles passent, elles feintent ; bref elles sont merveilleuses. Vous avez un trois-quart, surtout, — je crois que c'est Lesieur — qui possede une vitesse enviablée et qui, s'il était un peu plus adroit de ses mains, serait fort redoutable. Quand à Dedet, j'en avais entendu parler par Mobbs et j'avoue qu'il est peut-être encore au-dessus de sa réputation.

Votre arrière a également fort bien joué. Comme je l'ai déjà dit, il plaque bien, il est adroit, et conserve assez de tête pour quand il est au milieu d'un groupe d'adversaires, feinter, éviter trois ou quatre hommes, et réussir à dégager en touche.

Vos avants ont également fait montre d'un grand courage. Bien que beaucoup plus légers que nous, ils nous ont fort bien résisté en mêlée, ont joué très convenablement la touche et ont supérieurement exécuté le cafouillage. C'est d'ailleurs grâce à la présence d'esprit de votre capitaine Communeau, qui a pu s'échapper à temps avec le ballon, d'un superbe cafouillis, pour passer ensuite à Guillemain, que ce dernier a pu marquer. Et pour finir, je dirai que cette partie gagnée de justesse contre la France, fut une des plus dures de celles que j'ai jouées jusqu'ici.

Pourtant, je m'étonne d'avoir entendu le public crier si souvent à la brutalité. Certes, les plaquages étaient durs, mais ils l'étaient de part et d'autre, et d'ailleurs, il est assez rare que ce genre de choses se passent doucement : on ne joue pas au football en haut de forme et en vernis, et c'est justement une des beautés du rugby, qu'il faille être un garçon solide et qui ne regarde pas à quelques bobos, pour le pratiquer et en devenir une étoile.

Et maintenant, laissez-moi vous dire, combien je suis heureux des progrès accomplis par la France au point de vue sportif.

Les Irlandais, vous le savez, sont depuis longtemps les amis des Français et le jour où ces braves petits joueurs seront de taille à défaire les vieilles bandes galloises et anglaises, — irlandaises aussi — il y aura certes autant de joie dans l'Ile d'Emeraude, qu'il y en aura dans votre beau pays de France.

Géorges Hamlet

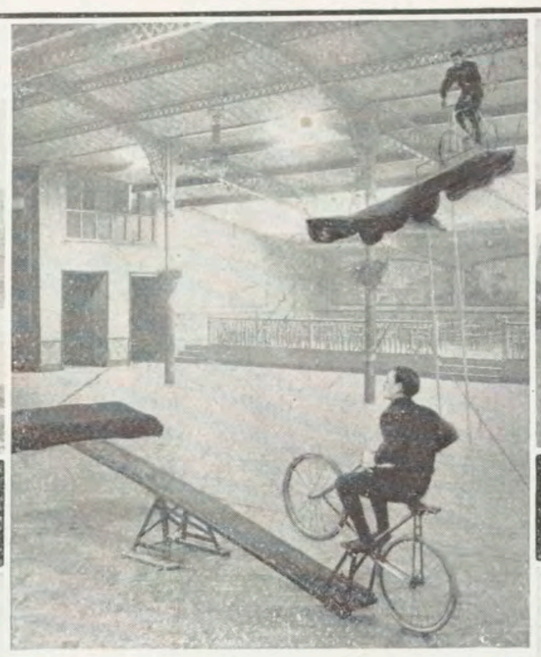
La Vie au Grand Air

LE MATCH FRANCE-IRLANDE

DEUX SECONDES AVANT L'ESSAI MARQUÉ PAR LA FRANCE

L'équipe française marqua son unique essai au cours de la première mi-temps. Au milieu d'un des innombrables cafouillis qui furent la caractéristique de cette partie, Communeau parvint à s'échapper avec le ballon, suivi de 3 ou 4 avants dont Massé et Guillemin, à qui il fit la passe au moment d'être plaqué et qui marqua pour la France. Notre photo a été prise au moment où Communeau s'empare du ballon et va s'échapper. A sa gauche, Guillemin. Dans les deux médaillons, à gauche Communeau, capitaine de la France ; à droite Hamlet, capitaine de l'Irlande.

Comment la Commission d'aviation se rendait sur le terrain d'aviation d'Héliopolis.



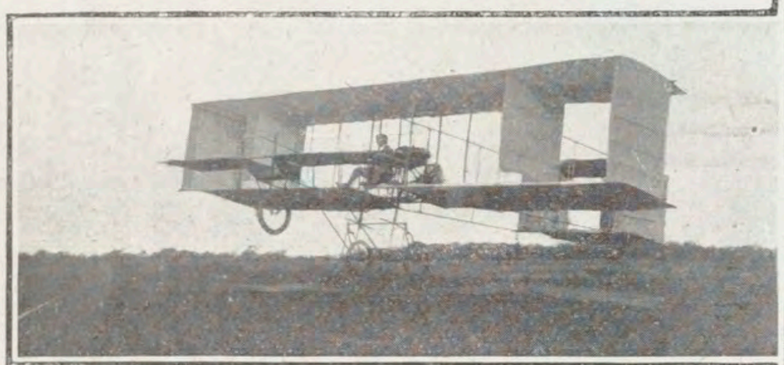
Les Schlax dans leur numéro cycliste acrobatique.

Course d'ânes à Héliopolis. Les jockeys étaient des journalistes, des officiels et des photographes parisiens.

L'équipe d'Evreux-Athlétic-Club, qui a remporté le championnat de Normandie.

Le Wanstead F. C. triomphe, à Gentilly, de l'Etoile des Deux-Lacs, par 5 buts à 2.

Automobile balayeuse inventée par l'ingénieur viennois Arthur Szymanski.

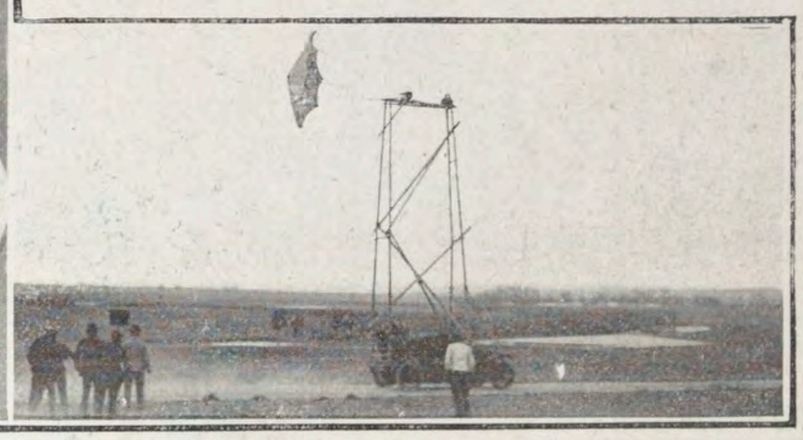


Gastao de Almeida volant sur son biplan au champ de courses de Saint-Paul (Brésil).

Le Racing Club de Bruxelles, qui a remporté le Cross de Belgique.

Le Club Athlétique de Vitry bat le Club de Saint-Quentin par 2 buts à 1.

Merrils exécutant, à Berlin, des sauts périlleux en bicyclette.



Parachute automatique pour aéroplanes évitant les chutes dangereuses.

Principaux Résultats sportifs du 23 au 27 Mars

ATHLÉTISME

MERCREDI 23 MARS. — Aviron. — Londres. — Le match annuel Oxford-Cambridge est gagné par l'équipe d'Oxford, par trois longueurs

MERCREDI 23 MARS. — Boxe. — Salle Wagram. — Peter Brown met knock-out en dix rounds Tom Dyer.

SAMEDI 26 MARS — Cross-Country. — Belfast. — Le Cross international est gagné par Wood, en 54 m. 2 s., devant O'Neill, Baldwin, etc.; le premier Français, Courbaton, se classe 22e.

SAMEDI 26 MARS. — Hockey. — Paris. — L'équipe d'Angleterre bat l'équipe de France par 6 buts à 3.

DIMANCHE 27 MARS. — Football Association. — Charentonneau. — Le Civil Service Football Club bat le Cercle Athlétique de Paris par 3 buts à 0.

DIMANCHE 27 MARS. — Cross-Country. — Saint-Cloud. — Le Racing Club de France bat le Thames Hare and Hounds, le classement par équipes lui donnant 27 points contre 51 au T. H. H.

LUNDI 28 MARS. — Football Rugby. — Parc des Princes. — Le match international France-Irlande est gagné par l'équipe d'Irlande, qui marque 8 points contre 3 à l'équipe française.

AUTOMOBILE

MERCREDI 23 MARS. — Daytona — Barney Oldfield couvre le kilomètre lancé en 17 s. 1/5 (record du monde) et les deux miles en 65 s. 4/5.

CYCLISME

DIMANCHE 27 MARS. — Roubaix — La course Paris-Roubaix est gagnée par Octave Lapize, en 9 h. 10 m. 12 s. — 2. Van Houwaert, à deux longueurs. — 3. Christophe, à une longueur. — 4. Léonard, à 25 mètres. — 5. Cruppeland, à un tour.

DIMANCHE 27 MARS. — Parc des Princes. — *Course de tandems* (1.333 mètres, prix : 400, 250, 150 fr.) : 1. Dupré-Delage. — 2. Schilling-Pouchois, à une roue. — 3 Ellegaard-Clark, à 1/2 longueur. — Temps : 2 m. 46 s. — *Course de demi-fond* (80 kilom. derrière grosses motos, prix : 1.000, 800, 600, 500, 300 fr.) : 1. Sérès. — 2. Contenet, à 2 tours. — 3. Parent, à 2 tours 1/2. — 4. Bardonneau, à 6 tours 3/4. — 5. Guignard, à 12 tours. — Temps : 1 h. 2 m. 10 s.

LUNDI 28 MARS. — Parc des Princes. — *Grand Prix de Pâques* (scratch international, 1.000 mètres). — 1. Friol, 2 m. 59 s. 2/5. — 2. Clarke, à 2 longueurs. — 3. Pouchois, à une roue.

Prix des Abonnés (3.000 mètres). — 1. Devoissoux, en 4 m. 1 s. 3/5. — 2. Polledry. — 3. L. Didier.

HIPPISME

DIMANCHE 27 MARS. — Auteuil. — *Prix Le Gourzy* (haies, 4.000 mètres, 20.000 francs). — 1. Reine d'Or, à M. Champion (R. Sauval); 2. Cantinier II; 3. Maurienne. — P. M. : Gag. 31 fr. 50; pl. 17 francs, 35 francs, 27 fr. 50.

Prix du Président de la République (steeple handicap, 4 500 mètres, 50.000 francs) : 1 Or du Rhin III, à Mme Doublet (Defeyer); 2. Troyen; 3. Mario. — P. M. : Gag. 374 fr. 50; pl. 67 fr. 50. 23 fr. 50, 54 francs.

Prix d'Apremont (steeple, 4.200 mètres, 6.000 francs) : 1. Primeur III, au comte Le Gonidec (A. Carter); 2. Clarens. — P. M. : Gag. 19 francs; pl. 15 francs, 33 francs.

Nos lecteurs trouveront dans le numéro du 1er mai de **Fermes et Châteaux** *un compte rendu complet illustré du Concours Hippique de Paris.*

LE PRIX TURENNE A AUTEUIL

LE SAUT DU BULL-FINCH DANS LE PRIX DE TURENNE (Steeple-Chase, 4.000 mètres.)

Treize concurrents se sont présentés au poteau A la haie finale, Royal II, Zéphir II et Bannière II arrivaient. Zéphir II l'emportait de trois longueurs sur le plat, tandis que Royal II s'adjugeait la seconde place, devant Bannière II et Lucien.

(Photographies de nos envoyés spéciaux.)

MON DEUXIÈME PARIS-ROUBAIX

Par OCTAVE LAPIZE

La chute de Ménager.

Tombé après Villers-Bocage, on le crut d'abord grièvement blessé ; mais bientôt il remontait en machine et repartait à la poursuite du peloton.

Le Gagnant, Lapize.

Vainqueur pour la 2e fois de Paris-Roubaix. 206 kil. en 9 h. 5 m 12 s. Bicyclettes Alcyon pneus Dunlop

Le bon Samaritain !

Le coureur Cruchon, lâché et découragé, a abandonné après Mondricourt. Il est recueilli par la 30-chx Richard Unic de la Vie au Grand Air.

Ouf ! ça y est ! J'ai enlevé mon second Paris-Roubaix. Ça n'a pas été sans peine, et vous m'en voyez ravi. Ce fut un formidable peloton d'une centaine de coureurs qui se forma dès le départ, et qui était encore compact à Pontoise. La côte d'Ennery et les diverses grimpées qui précèdent Méru, les lacets de Bois de Molle aussi, dévalés à toute allure, en laissèrent quelques-uns, mais nous étions encore 60 à Beauvais. Ce fut un spectacle indescriptible, une ruée vers la table aux signatures, heureusement arrêtée par l'annonce d'une neutralisation de cinq minutes. A Breteuil, à Amiens, nous étions encore ensemble et bien peu avaient lâché avant Doullens. Mais là, la fameuse côte devait créer une sélection. Je la gravis en tête, à toute allure, et, quand je me retournai, une fois arrivé en haut, nous n'étions plus que neuf. Cela commençait à devenir sérieux, quand tout à coup, gêné par un pédard, je fis une embardée et je tombai. Je me relevai sans blessure, mais je ne pus m'empêcher de pousser un juron formidable : ma selle était cassée et mon guidon tordu. De désespoir je m'arrachai une poignée de cheveux. C'est une générosité que je peux me permettre. Mais ce désespoir était inutile, repartir valait mieux. Je me mis tant bien que mal sur ce qui me restait de selle, et je parvins à recoller au peloton avant Arras. Là, je m'emparai d'une nouvelle machine et, sans perdre une seconde, je m'échappai deux minutes avant tout le monde. Je fis ainsi 20 kilomètres tout seul, mais mes concurrents étaient sept à se relayer pour mener le train, et je finis par être rattrapé.

Un bruit, c'est Faber qui vient de tomber. Il se relève, mais il est blessé. La course est perdue pour lui. Vanhouwaert mène dur, je le remplace de temps en temps, et bientôt Georget et Vandenberghe sont battus. Un peu plus loin, c'est le tour de Cruppeland et nous ne sommes plus que quatre en débouchant au Vélodrome. Les quatre premières places vont se jouer sur les six tours de piste. Je laisse Vanhouwaert mener les 300 mètres, je me mets à sa hauteur et je feins un démarrage. Le Belge s'y laisse prendre et part en emballage. Naturellement, à l'entrée de la ligne droite, quand je vins l'attaquer, il ne put répondre à mon effort et je le passais facilement. A ce moment même, il fit une embardée qui le mit en contact avec Léonard, causant la chute de ce dernier, qui se releva avec une joue complètement noire et à la quatrième place, Christophe ayant profité de l'occasion pour lui enlever la troisième.

J'avais enlevé mon second Paris-Roubaix, m'inscrivant ainsi à la suite de Maurice Garin, de Lesna et d'Aucouturier. Puissé-je réussir le triple event, qui n'a pas encore été jusqu'ici réalisé !

Lapize

Le groupe de tête à Amiens.

A 11 h. 31, un groupe de 50 coureurs se présentaient ensemble au contrôle d'Amiens. A droite, le peloton conduit par Lapize débouche en haut de la côte de Doullens. A gauche, l'arrivée dans la foule à la porte du vélodrome. Détails techniques : Les quatre premiers montent des bicyclettes Alcyon, pneus Dunlop.

(Photographies de nos envoyés spéciaux.)

LA COURSE PARIS-ROUBAIX

EN SUIVANT LES COUREURS

Disputée pour la dixième fois, la course Paris-Roubaix revint à Lapize, qui l'avait déjà gagnée l'an dernier. Derrière lui, se classaient dans l'ordre Vanhouwaert, Christophe, Léonard et Cruppeland. Comme on le voit par nos photographies, le peloton fut des plus longs à se désagréger. Ce n'est qu'à la côte de Doullens que la sélection se fit laissant huit concurrents aux prises, quatre persistèrent jusqu'au bout et entrèrent ensemble sur la pelouse du Vélodrome. Détails techniques : les quatre premiers montaient des bicyclettes Alcyon, pneus Dunlop.

LA SEIZIÈME COURSE PARIS-ROUBAIX —

LE PREMIER PELOTON SIGN

La caractéristique de cette seizième course de Paris-Roubaix était la suppression totale des entraîneurs. Il en résulta que le peloton de tête, au lieu de s'égrener dès les premières côtes du parcours, resta compact pendant près de 150 kilomètres. Plus de cent coureurs se présentèrent simultanément au contrôle de

(Photo de notre envoyé spécial.)

PIZE RENOUVELLE SA VICTOIRE DE 1909

CONTROLE DE BEAUVAIS

vais, et ce fut tout de suite la ruée sur le crayon et la gigantesque feuille clouée par les soins de M. Besnier, sur la table même des contrôleurs. Un *du représentant de l'*Auto, *annonçant que le contrôle était neutralisé pendant cinq minutes, mit un peu de calme dans ce flot humain.*

A propos de la réouverture de Longchamp

Demain, pour la 53e fois, les portes de Longchamp rouvriront malgré les récentes inondations.

C'est demain que Longchamp ouvre ses portes pour la 53e fois. On sait que le célèbre hippodrome occupe la majeure partie du vaste enclos qui appartenait à l'Abbaye de Longchamp. Cette abbaye de femmes avait été fondée en 1260 par Isabelle de France, sœur de Louis IX, et placée sous la règle de sainte Claire. Plustard, Philippe le Long et Charles V l'avaient enrichie de leurs donations. Au xvie siècle, l'austérité de la règle fut méconnue par les religieuses. L'une d'elles, Catherine de Verdun, devint la maîtresse du roi Henry IV et reçut le prieuré de Saint-Louis-de-Verdun. Dans les derniers temps de l'ancien régime, c'était une mode très suivie par les Parisiens de se rendre en voiture à Longchamp pour y assister aux offices de la Semaine-Sainte. L'abbaye fut supprimée en 1790 et ses bâtiments bientôt démolis.

C'est dans le courant de l'année 1854, à la suite d'une communication du comte de Morny concernant le terrain de courses dont l'établissement au Bois de Boulogne était projeté, que le Comité des Courses de la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France nomma une Commission spéciale chargée d'étudier la question. Cette Commission devait d'abord préparer une note détaillée indiquant les nombreux inconvénients du terrain du Champ-de-Mars et précisant les conditions auxquelles la Société pourrait se charger de l'appropriation du nouveau terrain et de la construction des tribunes. Soumise au comte de Morny, qui l'approuva, ladite note fut adoptée par le Comité de la Société d'Encouragement.

Un décret impérial du 24 août 1854 affecta aux courses publiques de chevaux le futur terrain du Bois de Boulogne. Après plusieurs conférences avec l'Empereur, le Ministre et le Préfet de la Seine, les bases des traités à conclure furent ainsi établies : le Gouvernement concéderait à la Société d'Encouragement l'exploitation des courses d'automne; — la Ville de Paris lui donnerait à bail le terrain de courses créé à Longchamp ; — la Société d'Encouragement s'engagerait, de son côté, à faire construire les tribunes suivant les plans présentés par le Préfet de la Seine. Le cahier des charges proposé pour la concession du nouvel hippodrome du Bois de Boulogne fut discuté et adopté par le Comité des Courses dans les premiers mois de l'année 1856. Restait à trouver par quel moyen la Société d'Encouragement pourrait se procurer les 350.000 francs nécessaires pour l'édification des tribunes.

Une Association particulière composée de MM. le duc d'Albuféra, le vicomte Paul Daru, le duc de Fitz-James, Adolphe Fould, le comte Henry Greffulhe, le comte Wladimir de Komar, Charles Laffitte, Auguste Lupin, le marquis de Mac-Mahon, le comte Auguste de Morny, Hippolyte Mosselmann, Jacques Reiset, le baron de la Rochette, le baron Nathaniel de Rothschild et le baron Arthur de Schickler, tous membres de la Société d'Encouragement, fut alors formée le 31 mars 1856, sous la dénomination de « Société Bourjemont », nom de son gérant. Elle avait pour seul objet de réunir et de prêter à la Société d'Encouragement la somme représentant le prix des travaux à effectuer d'après le devis d'exécution adoptée. Chacun des quinze associés s'engagea à verser 20.000 fr., soit ensemble 300.000 fr. Un prélèvement de 50.000 fr. sur les fonds composant la réserve existante compléta le chiffre du devis.

La convention qui réglait les conditions du bail consenti par la Ville de Paris, du terrain de courses nouvellement établi au Bois de Boulogne et de l'exploitation sur ce terrain des courses de chevaux pendant cinquante années, commençant le 1er juillet 1856 pour finir le 30 juin 1906, fut signée les 18, 19 et 24 juin 1856 par le Préfet de la Seine et, au nom de la Société d'Encouragement, par les quinze associés de la « Société Bourjemont ».

La concession faite par l'Etat de l'exploitation, sur ce terrain, des courses dites d'automne fut l'objet d'un traité signé le 25 décembre suivant par les quinze mêmes associés et, au nom du Gouvernement, par le Ministre de l'Agriculture et du Commerce.

La première réunion de Longchamp. L'inauguration du nouvel hippodrome eut lieu le dimanche 26 avril 1857. Malgré l'éloignement et la difficulté de se procurer des moyens de transport en quantité suffisante, l'attrait de la nouveauté fit affluer les spectateurs. Le programme comprenait une Bourse de 1.000 francs, distance 2.200 mètres; — un prix de l'Administration des Haras, assimilé à un prix de 4e classe, d'une valeur de 2.000 francs à courir sur un tour de la piste; — le Prix du Cadran (3.000 fr. Dist. 2.200 mètres); — un Prix de la Ville de Paris (6.000 fr. Dist. 2.200 mètres) et le Prix de Boulogne (2.000 fr. Dist. 3.000 mètres). Trente-huit chevaux prirent part à ces cinq épreuves qui furent respectivement gagnées par Eclaireur, poulain bai de 4 ans à M. Auguste Lupin; Miss Bird, pouliche bai-brun de 3 ans à M. le baron Eugène Daru; Nat, poulain bai de 4 ans à M. Stenger; Potocki, poulain bai-brun de 3 ans à M. Auguste Lupin et Avron, poulain alezan de 4 ans à Mme Latache de Fay.

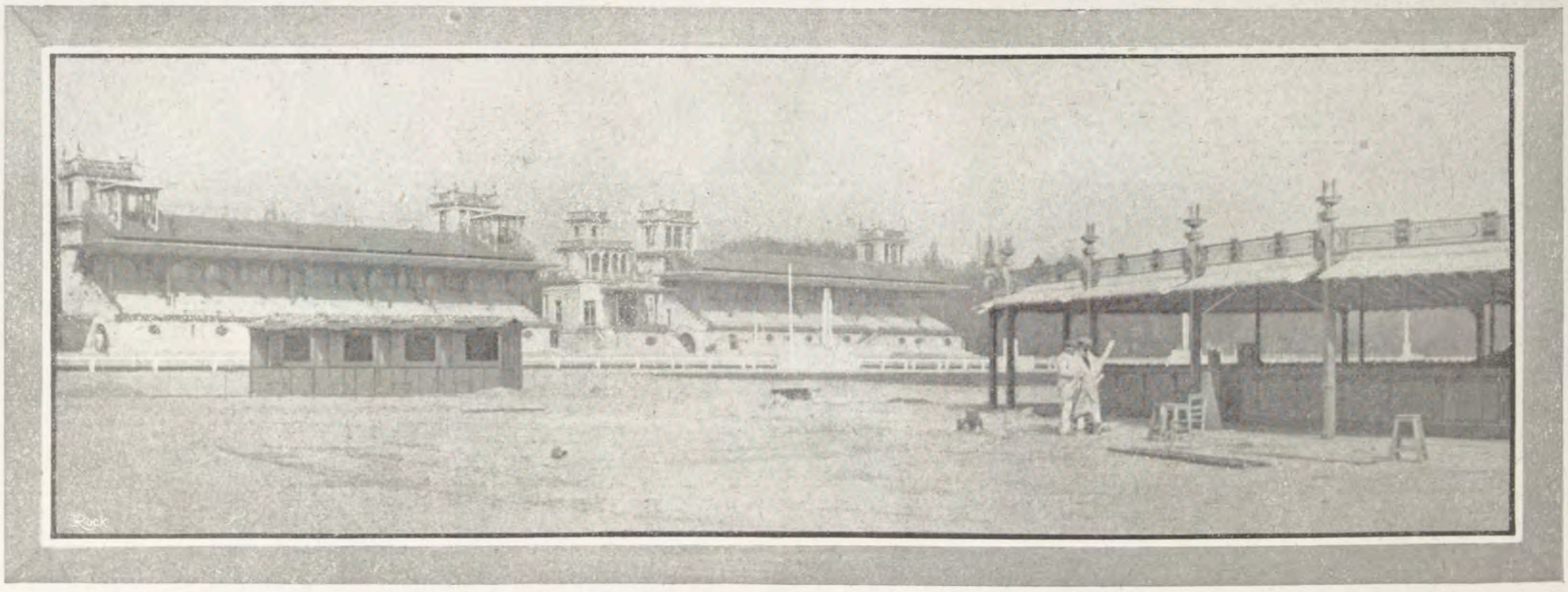
En cette année 1857, les prix de courses offerts sur les hippodromes de la Société d'Encouragement s'élevèrent à 190.700 francs, dont 73.200 francs étaient donnés par la Société elle-même et dont 117.500 francs provenaient des subventions accordées par l'Empereur (22.000 fr.), l'Etat (82.000 fr.), la Ville de Paris (6.000 fr.), le département de la Seine (4.000 fr.), le département de l'Oise (2.000 fr.) et la Compagnie du Chemin de Fer du Nord (1.500 fr.)

Cette dotation se répartissait entre douze journées: sept à Longchamp et cinq à Chantilly.

Les prix de courses qui vont être distribués cette année sur les mêmes hippodromes atteignent le chiffre global de 2.977.750 francs, comprenant les subventions de la Ville de Paris jusqu'à concurrence de 350.000 francs, et des cinq grandes Compagnies de chemins de fer jusqu'à concurrence de 55.000 francs. A ce chiffre il convient d'ajouter les allocations qui sont offertes par la Société d'Encouragement dans les départements et les colonies, et qui se montent à 873.000 francs. La somme totale des dépenses en prix de courses et primes à l'éleveur afférentes à l'exercice 1910 s'élève donc à 3.850 750 francs, soit, en cinquante-trois ans, une augmentation de 3.660.050 francs. Les 222 prix donnés à Paris se répartissent aujourd'hui entre trente-sept journées: vingt-neuf à Longchamp et huit à Chantilly.

Mieux que toute dissertation, ces résultats budgétaires prouvent la faveur dont n'a cessé de jouir auprès du grand public notre premier hippodrome national. Il est juste de reconnaître en terminant la part qui revient, dans cette prospérité, à l'expérience, au zèle et au désintéressement de ceux qui président aux destinées de Longchamp. Il y a six ans, le 27 mars 1904, ils inauguraient les nouvelles tribunes, dont, ils avaient commandé les plans confortables et grandioses à M. Girault. Demain ils nous convient à une nouvelle inauguration, moins brillante certes, mais peut-être plus méritante : il nous sera donné de constater, en effet, la complète réussite des efforts qu'a nécessité la réparation des ravages causés par l'inondation : souvenons-nous que la nappe d'eau qui, recouvrait entièrement le terrain jusqu'à la cascade, atteignait une hauteur de trois mètres cinquante.

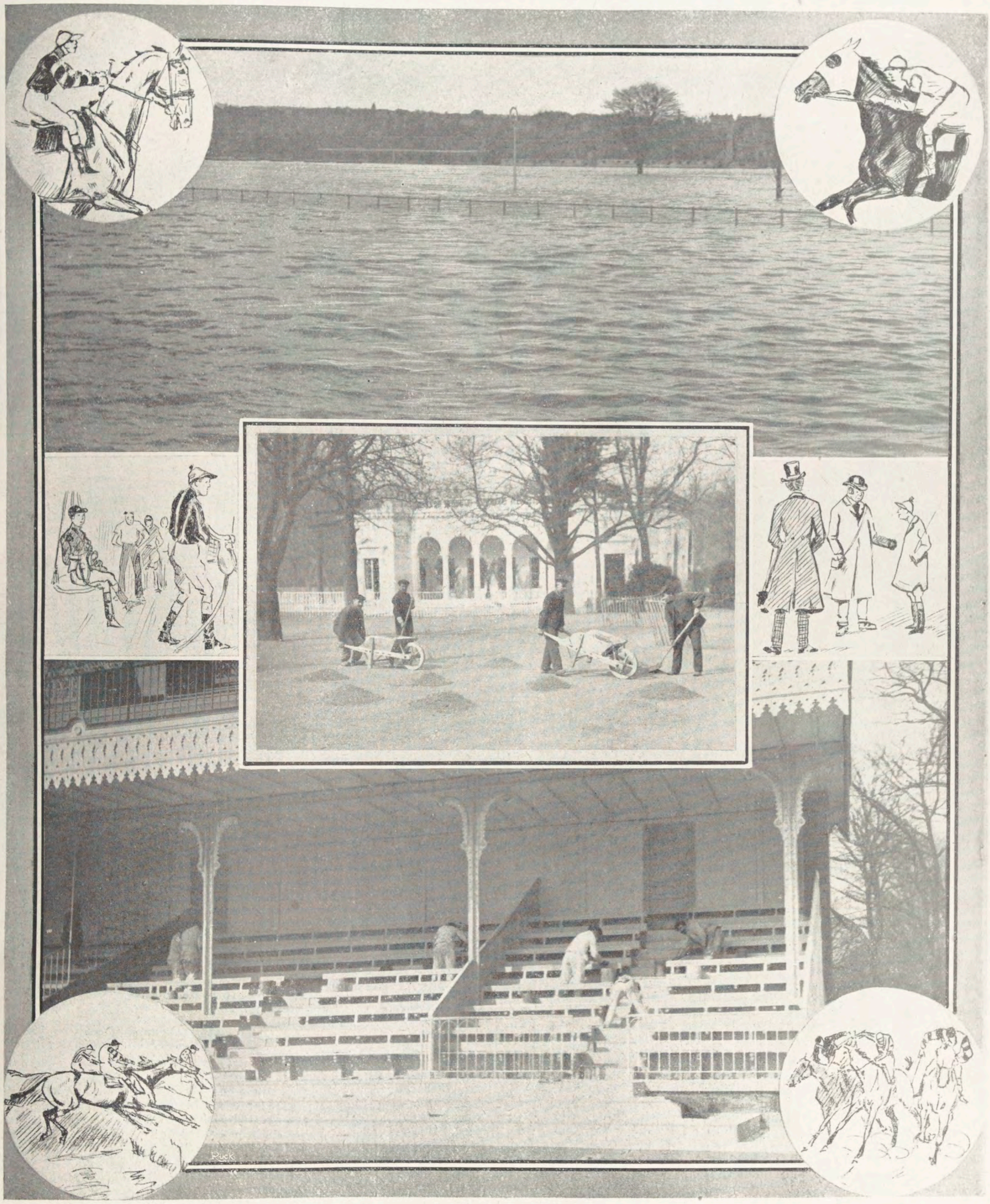
ISONOMY.



Longchamp fait sa toilette.

L'hippodrome de Longchamp qui, il y a à peine un mois, était enfoui sous trois mètres d'eau, effectuera demain sa réouverture. C'est au prix d'un travail de jour et de nuit qui a coûté près de 100.000 francs que la Société d'Encouragement a pu opérer ce splendide tour de force.

DEUX ASPECTS DE LONGCHAMP



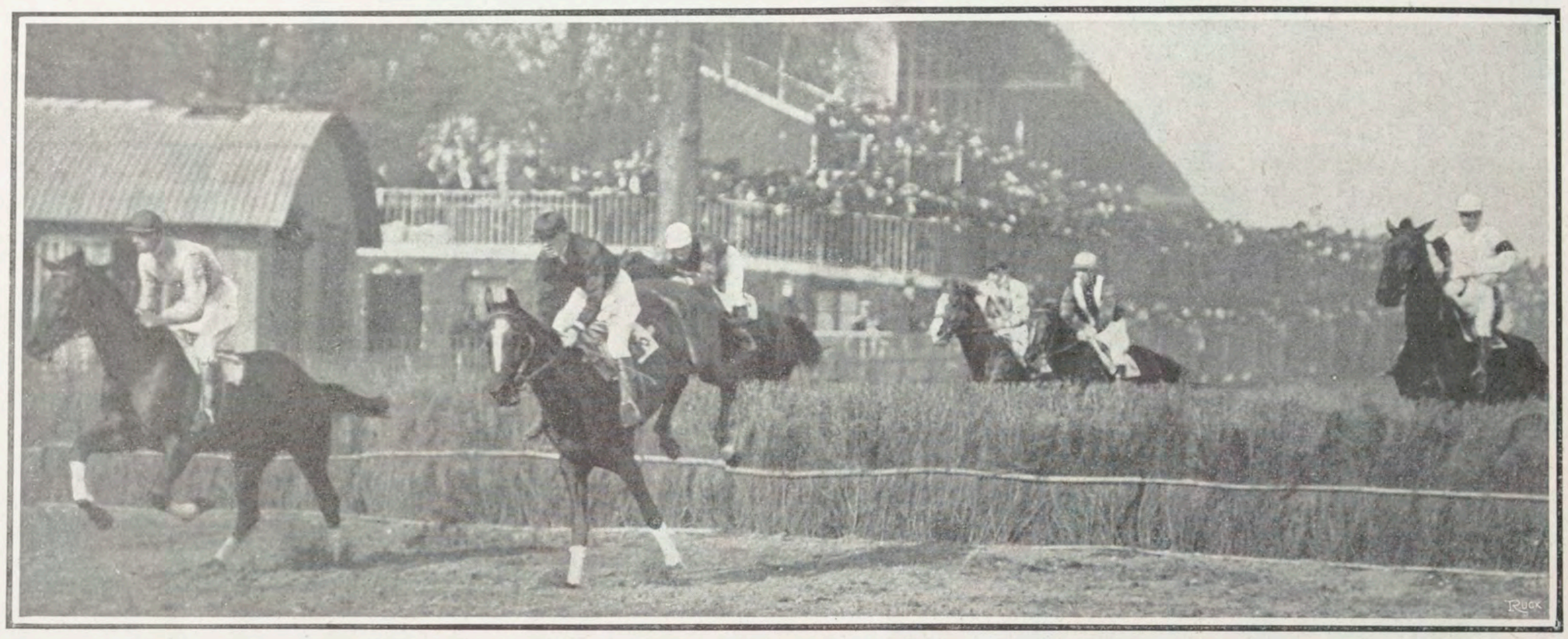
LA TOILETTE APRÈS L INONDATION

Il y a un mois, l'hippodrome de Longchamp présentait l'aspect d'un vaste lac. Tout était inondé, les baraques du pari mutuel voguaient vers des sites moins hippiques. Lorsque la décrue arriva, vite on se mit au travail, et grâce à la hâte et à l'empressement de chacun, on put rendre à la piste de Longchamp son aspect habituel. Et demain, le grandiose hippodrome effectuera une réouverture qui sembla bien problématique pendant quelques jours.

Croquis d'Elive.

D'AUTEUIL AU TREMBLAY

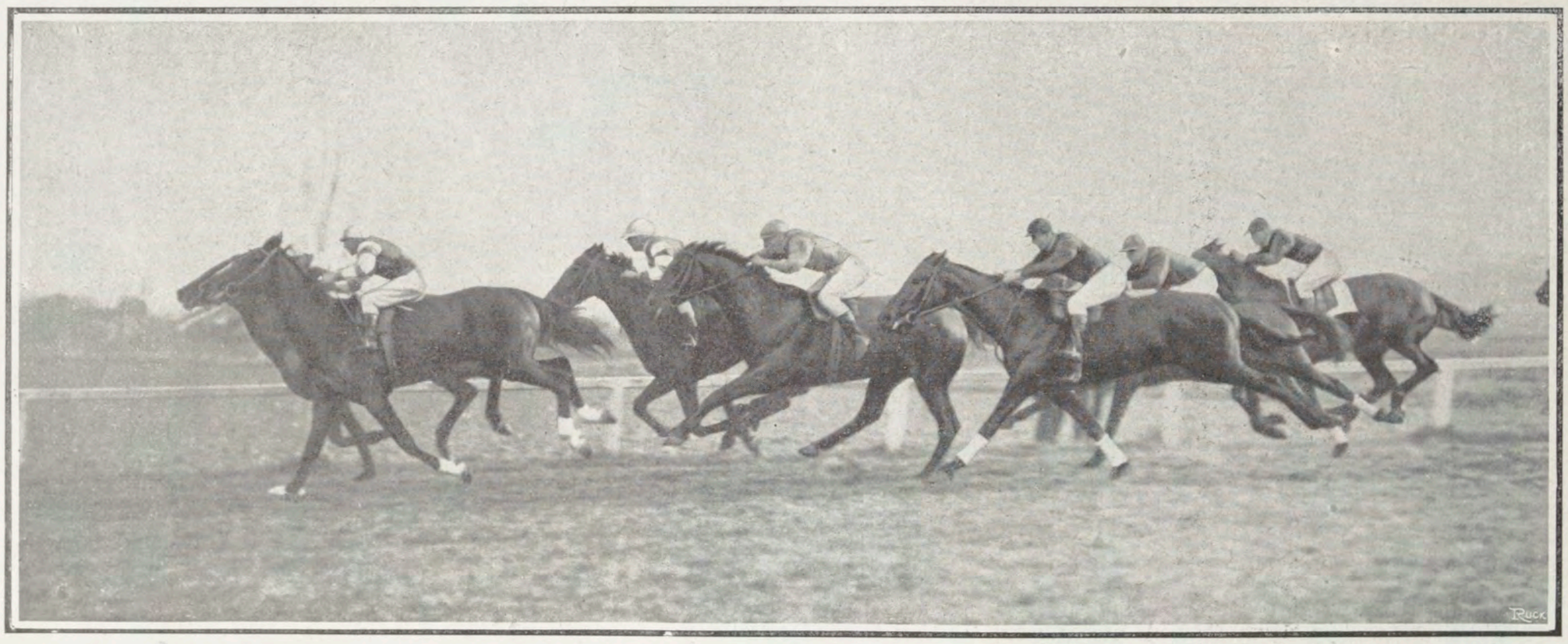
Le Prix du Président de la République est revenu à un outsider — Au Tremblay, par contre, Ronde de Nuit a confirmé sa qualité



Loulia — Maurienne — Mutchikoak — Cantinier II — Darrigol — Five O'Clock

Le Prix Le Gourzy (haies, 4.000 mètres, 20,000 francs, Auteuil, 27 mars).

Nectar II a mené. Bientôt il s'engageait sur une mauvaise piste, mais continuait néanmoins le parcours. En face, Mutchikoak avait le commandement. Dans le tournant de Passy, Reine d'Or II se rapprochait, rejoignait Cantinier II à la dernière haie et le réglait facilement sur le plat, gagnant de cinq longueurs



Ramesseum — Sablonnet — Ronde de Nuit — Ossian — Bergamote — Hunyade — Hérouval

Le Prix de la Société de Sport de France (2.150 m., 40.000 fr., Le Tremblay, 28 mars).

Ramesseum a mené au début avec Sablonnet et Ronde de Nuit, devant le peloton en tête duquel galopaient Ossian et Bergamote. Bientôt les leaders étaient débordés par Ronde de Nuit et Ossian. Une belle lutte s'engageait entre eux. dont Ronde de Nuit sortait vainqueur par une encolure, Hérouval était troisième à une longueur et demie.

Que dire du Prix du Président de la République? Comme tous les gros handicaps, il a fourni une course fort attrayante. L'arrivée entre Or du Rhin III, Troyen et Mario a été une des plus émotionnantes que nous ayons vue depuis longtemps ; mais il ne fournit au commentateur qu'une matière assez médiocre. Arrêtons-nous plutôt sur la journée du lundi qui était échue cette année, et pour la première fois, à la Société de Sport de France. Jamais l'hippodrome du Tremblay n'avait eu l'aubaine d'un jour férié et bien des habitués d'Auteuil et de Longchamp l'ignoraient encore.

L'allocation de 40.000 francs dont était dotée la principale épreuve avait tenté quelques sujets intéressants, tels que Ronde de Nuit, Ossian, Hérouval, Ramesseum, Hunyade, pour ne citer que les plus en vue. Tous ces concurrents n'étaient pas tout à fait du même ordre ; mais des surcharges, assez judicieusement fixées, pouvaient, dans une certaine mesure, rétablir l'équilibre. La course s'est terminée par une belle lutte entre Ronde de Nuit et Ossian. Attaquée à 300 mètres du poteau, la pouliche a paru tout d'abord résister sans peine, mais la persévérance de son adversaire l'a obligée à s'employer très sérieusement à la fin. Hérouval, classé troisième à une longueur et demie d'Ossian, finit peut-être un peu plus près qu'il n'aurait dû.

Néanmoins, la présence à l'arrivée d'un cheval régulier et exactement classé comme Hérouval est un point de repère intéressant. L'an dernier, un handicapeur a classé Ronde de Nuit à cinq ou six livres effectives au-dessus du poulain de M. Merle. On peut admettre que, dimanche, la pouliche l'a battu d'une demi-douzaine de livres en lui rendant le sexe. Nous ne sommes pas bien loin du compte ; nous y sommes même tout à fait, si on tient compte du désavantage qu'avait Ronde de Nuit sous la charge de 63 kilos 1/2 vis-à-vis du poulain, beaucoup plus apte à porter le poids.

STUART.

La Vie au Grand Air

LE PRIX DU PRÉSIDENT A AUTEUIL

LE SAUT DU BROOK DANS LE PRIX DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE (steeple, 4.500 mètres, 50.000 francs ; Auteuil, 27 mars).

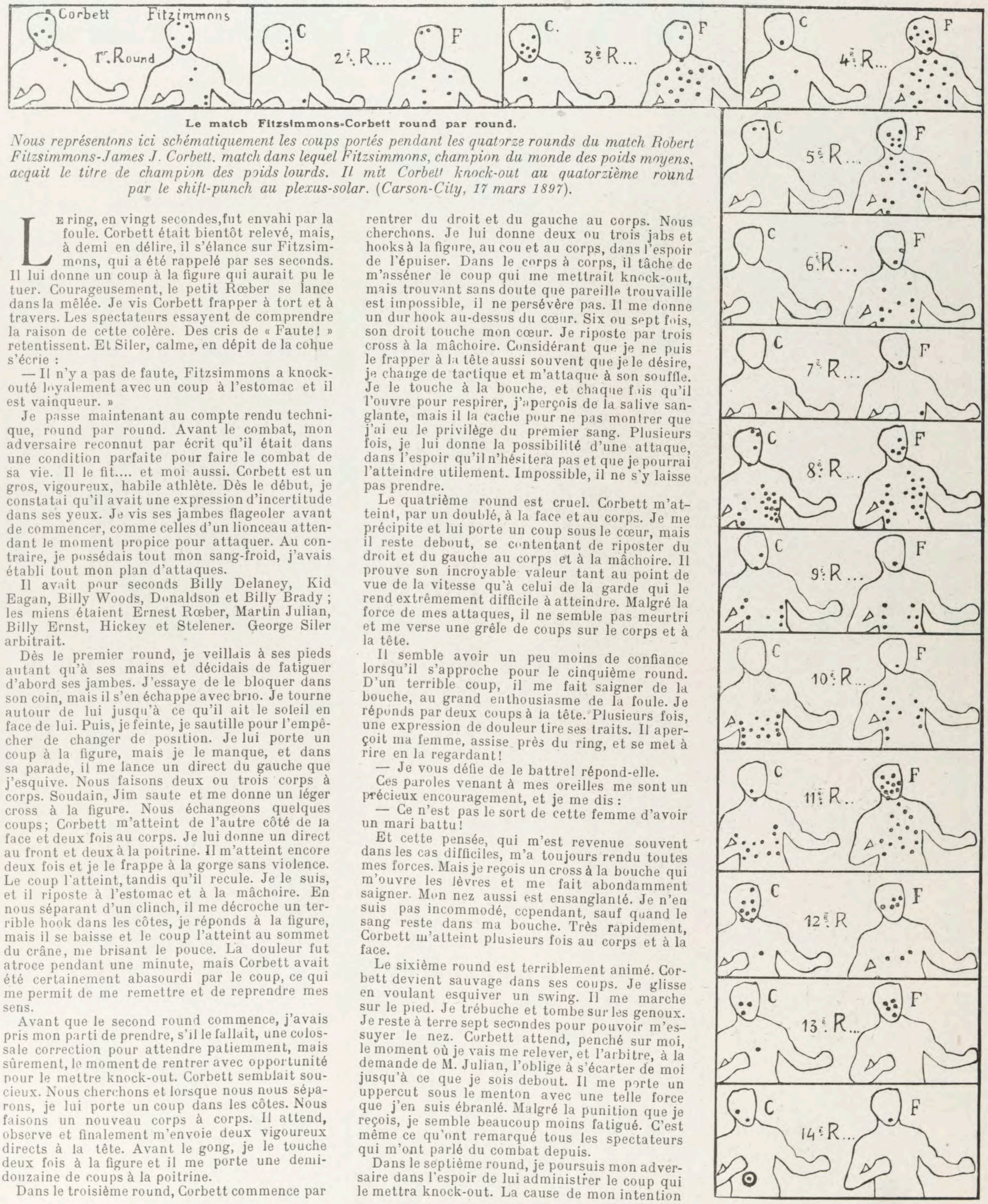
Carnegie a longtemps assuré le train: Après la rivière des tribunes où Gradignan tombait, Carnegie précédait Diadoque, Héron et Golden Pheasant. Au huit, le peloton se resserait. Au talus, Conte Bleu et Diadoque tombaient. Dans le tournant, Mario passait en tête. Dans la ligne droite, Troyen survenait. Sur le plat, il rejoignait Mario et Or du Rhin III. Une lutte splendide s'engageait dans laquelle triomphait Or du Rhin III devant Troyen, Mario et Héron. Or du Rhin III, à Mme Doublet (Defeyer) est entraîné par Michel Pantall, qui avait déjà conduit à la victoire le vainqueur du Prix Le Gourzy.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

Par ROBERT FITZSIMMONS

(Suite et Fin)

Robert Fitzsimmons termine aujourd'hui le récit de ses aventures. Il raconte le combat dans lequel il acquit sur James J. Corbett le titre de champion du monde des poids lourds.



Le match Fitzsimmons-Corbett round par round.

Nous représentons ici schématiquement les coups portés pendant les quatorze rounds du match Robert Fitzsimmons-James J. Corbett. match dans lequel Fitzsimmons, champion du monde des poids moyens, acquit le titre de champion des poids lourds. Il mit Corbett knock-out au quatorzième round par le shift-punch au plexus-solar. (Carson-City, 17 mars 1897).

Le ring, en vingt secondes,fut envahi par la foule. Corbett était bientôt relevé, mais, à demi en délire, il s'élance sur Fitzsimmons, qui a été rappelé par ses seconds. Il lui donne un coup à la figure qui aurait pu le tuer. Courageusement, le petit Rœber se lance dans la mêlée. Je vis Corbett frapper à tort et à travers. Les spectateurs essayent de comprendre la raison de cette colère. Des cris de « Faute! » retentissent. Et Siler, calme, en dépit de la cohue s'écrie :

— Il n'y a pas de faute, Fitzsimmons a knock-outé loyalement avec un coup à l'estomac et il est vainqueur. »

Je passe maintenant au compte rendu technique, round par round. Avant le combat, mon adversaire reconnut par écrit qu'il était dans une condition parfaite pour faire le combat de sa vie. Il le fit.... et moi aussi. Corbett est un gros, vigoureux, habile athlète. Dès le début, je constatai qu'il avait une expression d'incertitude dans ses yeux. Je vis ses jambes flageoler avant de commencer, comme celles d'un lionceau attendant le moment propice pour attaquer. Au contraire, je possédais tout mon sang-froid, j'avais établi tout mon plan d'attaques.

Il avait pour seconds Billy Delaney, Kid Eagan, Billy Woods, Donaldson et Billy Brady ; les miens étaient Ernest Rœber, Martin Julian, Billy Ernst, Hickey et Stelener. George Siler arbitrait.

Dès le premier round, je veillais à ses pieds autant qu'à ses mains et décidais de fatiguer d'abord ses jambes. J'essaye de le bloquer dans son coin, mais il s'en échappe avec brio. Je tourne autour de lui jusqu'à ce qu'il ait le soleil en face de lui. Puis, je feinte, je sautille pour l'empêcher de changer de position. Je lui porte un coup à la figure, mais je le manque, et dans sa parade, il me lance un direct du gauche que j'esquive. Nous faisons deux ou trois corps à corps. Soudain, Jim saute et me donne un léger cross à la figure. Nous échangeons quelques coups; Corbett m'atteint de l'autre côté de la face et deux fois au corps. Je lui donne un direct au front et deux à la poitrine. Il m'atteint encore deux fois et je le frappe à la gorge sans violence. Le coup l'atteint, tandis qu'il recule. Je le suis, et il riposte à l'estomac et à la mâchoire. En nous séparant d'un clinch, il me décroche un terrible hook dans les côtes, je réponds à la figure, mais il se baisse et le coup l'atteint au sommet du crâne, me brisant le pouce. La douleur fut atroce pendant une minute, mais Corbett avait été certainement abasourdi par le coup, ce qui me permit de me remettre et de reprendre mes sens.

Avant que le second round commence, j'avais pris mon parti de prendre, s'il le fallait, une colossale correction pour attendre patiemment, mais sûrement, le moment de rentrer avec opportunité pour le mettre knock-out. Corbett semblait soucieux. Nous cherchons et lorsque nous nous séparons, je lui porte un coup dans les côtes. Nous faisons un nouveau corps à corps. Il attend, observe et finalement m'envoie deux vigoureux directs à la tête. Avant le gong, je le touche deux fois à la figure et il me porte une demi-douzaine de coups à la poitrine.

Dans le troisième round, Corbett commence par rentrer du droit et du gauche au corps. Nous cherchons. Je lui donne deux ou trois jabs et hooks à la figure, au cou et au corps, dans l'espoir de l'épuiser. Dans le corps à corps, il tâche de m'asséner le coup qui me mettrait knock-out, mais trouvant sans doute que pareille trouvaille est impossible, il ne persévère pas. Il me donne un dur hook au-dessus du cœur. Six ou sept fois, son droit touche mon cœur. Je riposte par trois cross à la mâchoire. Considérant que je ne puis le frapper à la tête aussi souvent que je le désire, je change de tactique et m'attaque à son souffle. Je le touche à la bouche, et chaque fois qu'il l'ouvre pour respirer, j'aperçois de la salive sanglante, mais il la cache pour ne pas montrer que j'ai eu le privilège du premier sang. Plusieurs fois, je lui donne la possibilité d'une attaque, dans l'espoir qu'il n'hésitera pas et que je pourrai l'atteindre utilement. Impossible, il ne s'y laisse pas prendre.

Le quatrième round est cruel. Corbett m'atteint, par un doublé, à la face et au corps. Je me précipite et lui porte un coup sous le cœur, mais il reste debout, se contentant de riposter du droit et du gauche au corps et à la mâchoire. Il prouve son incroyable valeur tant au point de vue de la vitesse qu'à celui de la garde qui le rend extrêmement difficile à atteindre. Malgré la force de mes attaques, il ne semble pas meurtri et me verse une grêle de coups sur le corps et à la tête.

Il semble avoir un peu moins de confiance lorsqu'il s'approche pour le cinquième round. D'un terrible coup, il me fait saigner de la bouche, au grand enthousiasme de la foule. Je réponds par deux coups à la tête. Plusieurs fois, une expression de douleur tire ses traits. Il aperçoit ma femme, assise près du ring, et se met à rire en la regardant!

— Je vous défie de le battre! répond-elle.

Ces paroles venant à mes oreilles me sont un précieux encouragement, et je me dis :

— Ce n'est pas le sort de cette femme d'avoir un mari battu!

Et cette pensée, qui m'est revenue souvent dans les cas difficiles, m'a toujours rendu toutes mes forces. Mais je reçois un cross à la bouche qui m'ouvre les lèvres et me fait abondamment saigner. Mon nez aussi est ensanglanté. Je n'en suis pas incommodé, cependant, sauf quand le sang reste dans ma bouche. Très rapidement, Corbett m'atteint plusieurs fois au corps et à la face.

Le sixième round est terriblement animé. Corbett devient sauvage dans ses coups. Je glisse en voulant esquiver un swing. Il me marche sur le pied. Je trébuche et tombe sur les genoux. Je reste à terre sept secondes pour pouvoir m'essuyer le nez. Corbett attend, penché sur moi, le moment où je vais me relever, et l'arbitre, à la demande de M. Julian, l'oblige à s'écarter de moi jusqu'à ce que je sois debout. Il me porte un uppercut sous le menton avec une telle force que j'en suis ébranlé. Malgré la punition que je reçois, je semble beaucoup moins fatigué. C'est même ce qu'ont remarqué tous les spectateurs qui m'ont parlé du combat depuis.

Dans le septième round, je poursuis mon adversaire dans l'espoir de lui administrer le coup qui le mettra knock-out. La cause de mon intention

(1) Voir les numéro 589 et suivants.

est la rumeur qui court, d'après laquelle le match serait arrangé d'avance. Suivant des gens avisés, il est entendu que je dois mettre Corbett knock-out au huitième round. Bien vite, je me rends compte que pareil projet ne peut être mis à exécution et que je dois me contenter d'attendre le moment favorable pour abattre Corbett. Car j'ai une foi entière dans l'issue de la rencontre.

Mon adversaire essaie sans succès deux swings à la mâchoire. Nous clinchons. Il me porte un uppercut qui me fait saigner davantage. Je riposte par un droit aux côtes. Nous nous reposons un peu pour reprendre du

Il empoigne les cordes pour se relever.

souffle et nous nous contentons d'esquisser de légères attaques.

Le huitième round est une véritable grêle de coups. Corbett a certainement reçu de ses seconds le conseil de se dépêcher d'en finir. Mais moi aussi, je suis décidé à hâter la marche de l'affaire. C'est la plus cruelle reprise du match. Je débute par un gauche à la figure. Je riposte du droit et du gauche à la bouche, causant une nouvelle coupure à sa lèvre déchirée. Je frappe à la tête avec mon pouce brisé. La douleur est telle que je saute en arrière. Je reviens et donne un terrible swing. Corbett se baisse et rentre à la figure. Je le touche au gosier, mais reçois son droit aux côtes. Nous continuons à faire notre travail de destruction : je l'atteins à la tête, il riposte à la mâchoire.

Corbett est fatigué, tracassé, embarrassé. Il ne peut comprendre comment il se fait que je suis encore debout, malgré l'avalanche de coups que j'ai encaissés. Je me rends compte de son état d'esprit et je me propose de l'y maintenir. A la fin du round, mes seconds me nettoient, car j'offre un hideux spectacle. Mais mon cœur est solide et je sais que je viendrai à bout de mon adversaire.

Nous attendons quelques secondes avant d'en venir aux mains dans la neuvième reprise. Corbett emploie toutes les roueries, toutes les finesses de son incomparable méthode. Et je suis forcé d'admirer son habileté et sa finesse. Je l'atteins à l'estomac, il riposte aux côtes. Il tente de me porter un knock-out avec un coup violent du gauche que j'esquive en me baissant. Je reçois un terrible uppercut à la mâchoire qui me coupe à la bouche par le choc des dents. Le sang que j'avale me suffoque et j'esquive tout sans essayer de répondre jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma respiration. Je me lance dans un clinch; en nous séparant, j'atteins Corbett à la figure et au cou, je le touche deux fois du gauche au corps. Les seconds m'assurent que, dans ce round, j'ai eu l'avantage. Malgré cela, dans un coin, Corbett fait semblant d'être très satisfait; il rit, mais on sent que c'est un rire forcé; ses yeux disent clairement qu'il perd courage.

Dans le dixième round, Corbett commence à m'étudier comme si nous étions à la première reprise. Il me tâte comme pour tâcher de saisir mon jeu. Il s'aperçoit que, malgré l'effroyable punition que j'ai reçue, je suis plus frais que lui. Ma figure est meurtrie, tailladée, ensanglantée, mais mon cœur est toujours déterminé, ma tête toujours lucide.

Après une feinte du gauche, je porte un bon direct aux côtes, j'essaye un gauche à la tête, mais je manque le but et je reçois un vigoureux jab à la bouche. Nous nous donnons coups sur coups au corps et, juste au moment où sonne le gong, Corbett me lance un swing du gauche à la mâchoire. Il l'a porté de toute la force qui lui reste et je m'aperçois bien qu'il a perdu beaucoup de sa vigueur au cours des reprises précédentes.

Dans le onzième round, il me donne un direct aux côtes et je riposte du gauche au menton. Il me porte mollement quelques coups à la face et au corps. Comme il manque un hook à la mâchoire, je riposte par un direct tellement terrible au cou que j'en fus épouvanté. Quelques coups de part et d'autre sont échangés jusqu'au signal.

Le repos permet à Corbett de se remettre un peu, mais il a perdu le meilleur de sa force et de sa confiance. Les jambes sont fatiguées. Je décide de me dépêcher.

Nous faisons plusieurs corps à corps. Dans le troisième, lorsque nous nous séparons, il me porte un doublé à la face et au corps, m'envoyant dans les cordes. Il me touche de nouveau à la poitrine et semble reprendre courage. Il sourit, mais ses coups sont faibles et mal assurés, tandis que les miens, moins nombreux certes, mais plus puissants, obtiennent un résultat plus appréciable.

Comme je retourne dans mon coin, à la fin de cette reprise, ma femme me crie :

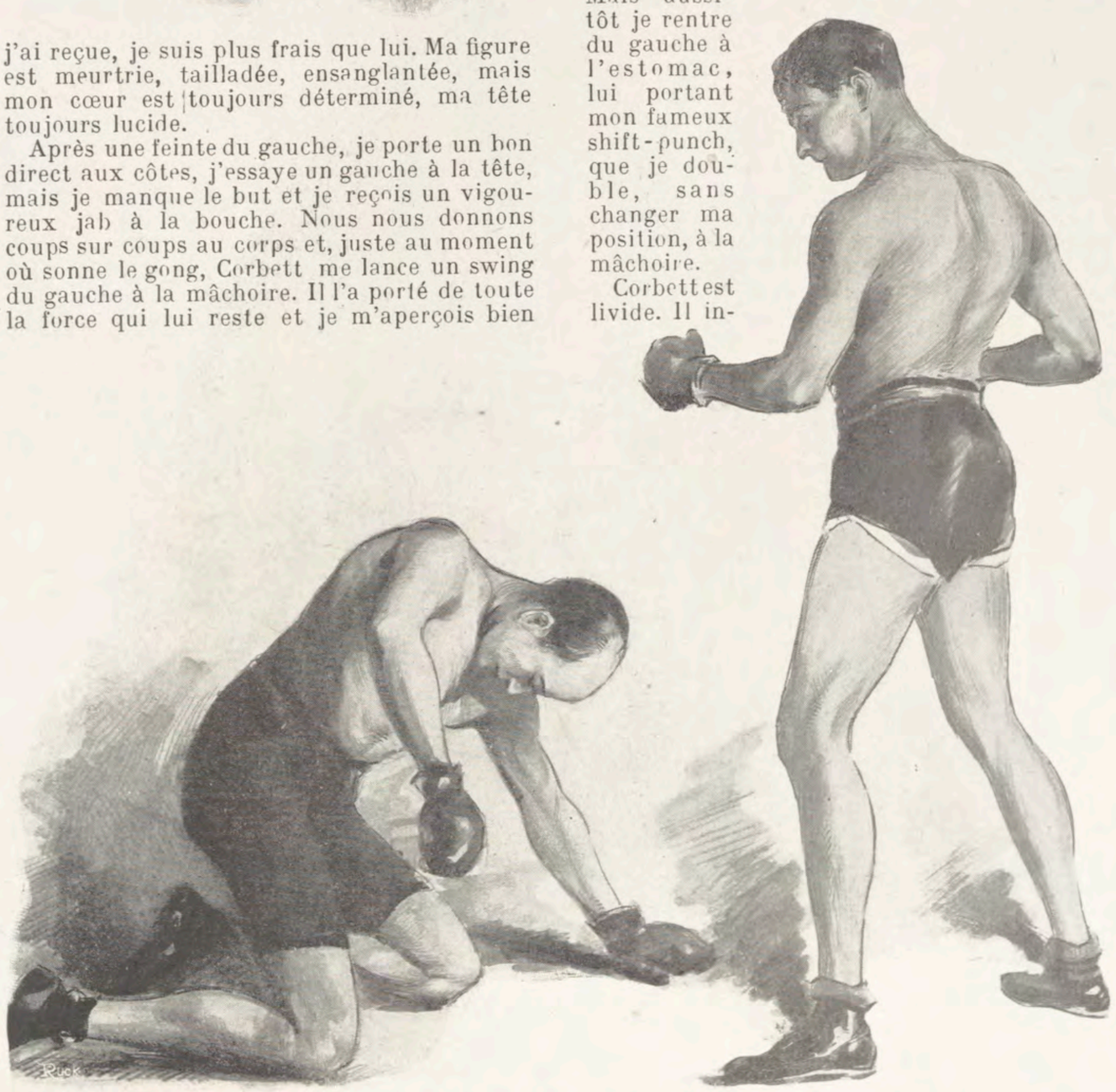
— Souviens-toi, Robert, que le treizième est un round heureux pour toi! Ne le laisse pas échapper!

Corbett était à ma merci, sa défaite était imminente. Je regardais de temps en temps ma femme qui m'encourageait du regard et ne m'aurait ranimé rien que par sa présence, si j'en avais eu besoin.

Je porte le premier coup au corps de Corbett. C'est certainement là le coup le plus puissant porté depuis le début du match. Je lance un hook du gauche à la mâchoire et reçoit en retour un direct au menton. Quatre fois de suite, Corbett m'atteint à la bouche et je riposte du droit et du gauche à la figure, lui knock-outant une ou deux dents.

Corbett s'avance dans le quatorzième round en essayant un hook du gauche, mais je pare et riposte du gauche à la figure. Il me touche à la mâchoire et un long clinch s'ensuit. Je m'écarte enfin, je feinte avec le gauche, lance le droit à sa tête. Il esquive. Mais aussitôt je rentre du gauche à l'estomac, lui portant mon fameux shift-punch, que je double, sans changer ma position, à la mâchoire.

Corbett est livide. Il in-



Je trébuche et tombe sur les genoux.

cline la tête à droite et à gauche. Il tombe. Il n'est pas inconscient. Il empoigne les cordes pour se relever, mais le coup à l'estomac ne le lui permet pas encore.

La foule se précipite, envahit le ring. L'arbitre Siler s'écrie :

— Fitzsimmons a knock-outé Corbett loyalement d'un coup à l'estomac et Fitzsimmons est déclaré vainqueur.

L'étonnement provoqué par ce hook au solar-plexus dont j'étais l'inventeur et que j'employais pour la première fois, avait bouleversé toute l'assistance, et chacun voulait me serrer la main pour me féliciter.

Puis, on me poussait vers mon malheureux adversaire pour lui serrer la main. Soudain, Corbett quittait ses entraîneurs qui le soutenaient et se précipitait sur moi. Une douzaine de personnes me tenant pour me complimenter, je ne pouvais me défendre contre l'attaque de cet énergumène qui, dans son délire, me frappait au cou. Corbett était affreux, la rage contractait les muscles de sa figure et les dents que je lui avais cassées n'ajoutaient en rien à la beauté de son visage. On aurait dit un dément possédé par l'esprit du diable. Inutile de vous dire l'effroi et l'épouvante que provoqua cette pénible scène.

Lorsque l'ordre fut rétabli, qu'on eût fait revenir à lui l'ancien champion du monde, on vint me dire qu'il désirait me serrer la main.

Considérant que j'avais loyalement combattu et que j'avais remporté la victoire, je décidai de lui prouver que, malgré son surnom de « Gentleman Jim » j'avais plus de notions que lui des lois de la courtoisie. Je me dirigeai ver lui la main tendue.

Il me félicita, m'assurant que j'étais le plus merveilleux boxeur qu'il eut jamais rencontré et que je frappais loyalement. Puis il demanda une revanche.

Je lui répondis aussi poliment que possible que je ne pouvais pas la lui donner, parce que c'était là mon dernier combat et que je ne voulais plus boxer. Alors il entra dans une fureur folle, m'agonisant de sottises et d'injures grossières :

— Puisque c'est ainsi, dit-il en terminant, lorsque je vous rencontrerai dans la rue, je me battrai avec vous jusqu'à la mort!

— Si vous le voulez, Jim, répondis-je en le regardant bien dans les yeux, et c'est moi qui vous tuerai!

James J. Corbett.

James J. Corbett, champion du monde de par sa victoire sur John L. Sullivan le 7 septembre 1892. le resta jusqu'au jour où Bob Fitzzimmons le knock-outa au quatorzième round, le 17 mars 1897.

CONCLUSION

J'ai terminé mes mémoires, mes chers lecteurs; j'espère qu'ils ne vous auront point ennuyé et qu'au contraire, vous aurez éprouvé un certain plaisir à lire cette suite d'anecdotes et de récits où vous avez pénétré avec moi dans les arcanes les plus secrètes du monde des boxeurs. Je regrette d'être un retraité du ring à l'heure actuelle. Et pourtant, malgré mes 47 ans, je me sens bien souvent encore des fourmis dans les poings. J'aimerais reparaître sur le ring et je crois que j'y ferais encore bonne figure, car, pour le pugiliste sérieux, il n'y a pas d'âge.

Hélas! Je crois pouvoir dire adieu à la boxe. Et mon seul regret est de ne plus avoir que la ressource de relire mes mémoires pour me rappeler les meilleurs moments de mon existence.

Je me contente maintenant de faire des exibitions au punching-ball dans les music-hall. Evidemment c'est toujours une partie du sport de self-defence, mais comme je préférais les êtres animés qu'en un ou deux coups de poing je rendais inanimés, pour quelques instants.

Où sont-ils les succès d'antan ? Où sont les émotions de jadis ? Ah! quelle triste chose que la vieillesse, car je suis un vieillard pour le ring d'où les hommes se retirent maintenant à 27 ou 28 ans au plus. Pour finir par un conseil, je dirai que cela tient à leur mauvais régime et à leur imparfaite méthode d'entraînement.

ROBERT FITZSIMMONS,
(Adapté de l'anglais, par Jacques Mortane.)

LE GRAND NATIONAL DE LIVERPOOL

LE grand National Steeple-chase de Liverpool a été gagné par Jenkinstown, un cheval que rien ne recommandait, si ce n'est une toute petite victoire sur 3.200 mètres. Derrière lui se place Jerry M., qui, sous le poids écrasant de 79 kilos, a fait une course remarquable, menant le train jusqu'au winning-post.

Cinq chevaux seulement sur vingt-quatre ont achevé le parcours; ce n'est pas que les obstacles d'Aintree soient d'une sévérité exagérée, mais beaucoup de chutes ont été causées par des chevaux démontés et des dérobades s'en sont naturellement suivies. Judas, le second de l'an dernier, étant tombé dès le commencement, l'intérêt de la course en a été de ce fait diminué; malgré tout la performance de Jenkisntown, bien monté par R. Chadwick, est remarquable et nous devons regretter de ne pas voir ce cheval disputer le Grand-Steeple de Paris, quoique la valeur de sa performance soit bien amoindrie par des chutes nombreuses.

F. T.

Le Grand National de Liverpool (7.200 m., 75.000 francs).

A la première haie, Judas, le second de 1909, tombait. Au saut de la rivière, dix chevaux restaient debout sur 24; 5 chevaux seulement finissaient le parcours.

L'arrivée.

La victoire revenait à Jenkinstown, par Hackler et Playonate, à M. Stanley Howard (Chadwick). Il précédait Jerry M., à 3 longueurs. La course avait duré 10 m. 4 s. 4/5.

Imprimerie de *La Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. MOTTI. *Le Gérant :* CAMILLE LECESTRE.